

W-FENE C

MAGAZINE

HELMET

PSYKUP / EVENLINE / HEADCHARGER
SOUNDGARDEN / BROTHER JAMES / BUSH



ÉDITO



«Elle était bien ton interview de machin», parfois, on croise des lecteurs qui nous sortent ce genre de phrases, alors ça fait très plaisir à entendre mais que les choses soient claires : les bonnes interviews dépendent surtout des interviewés.

Oui, on a une part du boulot à faire, essayer de poser les bonnes questions, trouver les bons enchaînements (surtout que la majorité de nos interviews sont désormais réalisées par claviers interposés), les bonnes relances (quand on est en direct), savoir ne pas être trop complaisant (et donc un peu piquant) avec les groupes dont on adore la musique, ces petites choses se travaillent et sont à la portée de pas mal de monde. Ce n'est pas ça qui fera la différence.

Le contexte a sa part également, dans les interviews par e-mail, l'interviewé répond quand il peut, quand il veut, on ne connaît pas son humeur, à moins d'être déjà lié, il

vaut mieux rester neutre car tout ne passe pas forcément. En «live», il faut, quand on a le choix, choisir le bon timing, poser des questions à un guitariste qui s'accorde est une mauvaise idée par exemple, il faut s'assurer que la personne est disposée à répondre et ne sera pas happée par des éléments extérieurs, quant à faire, autant être bien installé et avoir du temps devant soi, quand on est chronométré et qu'on t'annonce qu'il te reste 5 puis 2 minutes, c'est pas évident...

Mais la plus grande part de responsabilité dans une «bonne» interview revient à celui qui y répond, même avec des questions cons, un «bon client» trouvera des choses à dire (la preuve presque à chaque mag' avec notre «intervi OU» au sein de laquelle nos bêtises - bien préparées - amènent souvent des réponses marrantes et/ou assez riches). Pour ce numéro, la question du choix de l'interview phare (et donc de la couv') ne s'est pas posée longtemps, dès qu'on a su qu'on aurait du temps avec Page Hamilton, on savait que ce serait lui. Et pourtant, une précédente entrevue pouvait nous laisser perplexe, le leader d'Helmet n'ayant pas été très disert. Là, toutes les conditions étaient réunies pour que l'interview soit bonne et comme Page était dans de très bonnes dispositions, elle est excellente. Il est rare qu'un musicien se livre autant et que ses interventions ne soient pas «coupées au montage», pas de coupe ici, on a laissé in extenso cette rencontre qui restera comme l'une des plus belles de l'histoire du W-Fenec. Bonne lecture.

■ Oli

PS : Bienvenue à Elisa.

SOMMAIRE

06 HELMET

18 SOUNDGARDEN

19 BAK TRAK

20 PSYKUP

21 GLENN HUGHES

22 HEADCHARGER

26 BUSH

27 MEMPHIS MAY FIRE

29 CHAPELIER FOU

30 BROTHER JAMES

33 MARGARET CATCHER

34 TREEKILLAZ

36 EVENLINE

38 AFI

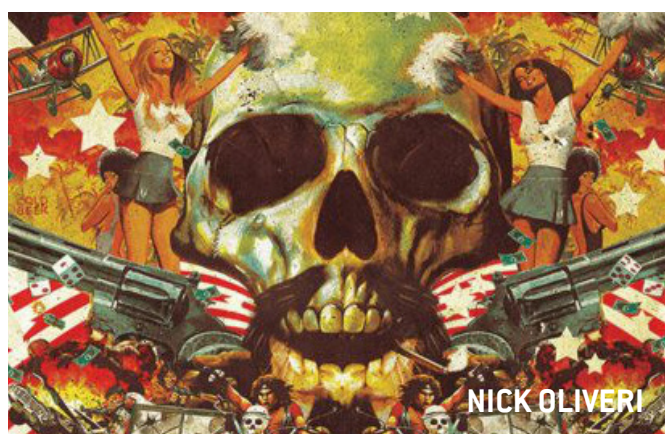
40 EN BREF

52 IL Y A 15 ANS

54 INTERVI OU PSYKUP

56 DANS L'OMBRE

58 CONCOURS



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, David, Gui de Champi, Julien, Elie, Antonin, Mic.

Créatif vétérinaire et toujours actif :
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

- Black Sabbath a donné son ultime concert le 4 février à Birmingham, patrie d'origine du groupe.

- En tournée européenne en support de leur dernière sortie en date, Dissociation, les membres de The Dillinger Escape Plan ont été victimes d'un accident avant leur date polonaise de Cracovie. Celle-ci a dû être annulée. Aucun membre du groupe n'a été touché physiquement mais treize personnes ont néanmoins dû effectuer des examens à l'hôpital. Il n'est pas encore déterminé ce qu'il en sera du reste de la tournée qui doit notamment passer par notre Hexagone.

- Lady Gaga est venue pousser la chansonnette avec Metallica lors de la dernière

cérémonie des Grammy Awards. Cérémonie qui a vu Megadeth gagner un prix (convoité par Gojira) et monter sur scène alors que l'orchestre jouait du ... Metallica.

- MJK bosse sur l'enregistrement du chant du prochain Tool.

- At the Drive-in revient dans les bacs ! Le 5 mai très précisément avec son nouvel album, in-ter a-li-a. ça sort chez Rise Records .

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MARS

- Une légende du rock n' roll nous a quitté. Chuck Berry s'est éteint à l'âge de 90 ans. RIP.

- L'album culte de Converge, Jane Doe, dans sa version live, Jane Live, est en écoute intégrale sur le Bandcamp du groupe. Et pour couronner le tout, tu peux même mater la vidéo de leur concert dont la bande-son est issue au Roadburn.

- Le guitariste et co-fondateur d'At the Gates, Anders Björler, a décidé de quitter le groupe, la passion n'étant plus au rendez-vous. Le groupe a révélé à cette occasion passer des auditions pour le remplacer et annonce qu'il enregistrera un nouvel album début 2018.

- Tu veux te faire un petit plaisir pour l'une des prochaines dates de Metallica à L'Accor Hotels Arena en septembre prochain en prenant l'option VIP «Hardwired» ? Sache qu'il t'en coûtera la bagatelle de 2'399 pour te donner l'accès à multiples avantages dont une rencontre avec certains membres des Mets...Et, la grande classe ultime, un T-shirt en série limitée... Un peu indécent à ce tarif là quand même...

-L'XTreme Fest cuvée 2017 a révélé l'intégralité de son affiche avec notamment Max & Iggor Cavalera, Mass Hysteria, Nostromo ou encore Mars Red Sky.

MAIS QUI A DIT ?...

«Les gars de Rescue Rangers, Pascal (le chanteur), son frère Julien, ses parents, ces gens-là sont comme ma famille»

- A. EVENLINE
- B. BROTHER JAMES
- C. HEADCHARGER
- D. HELMET

«Un soir, je suis sorti boire des bières, prendre de la coke, pour faire court, je passe la nuit avec une nana, je suis rentré le lendemain à l'appart de mon manager vers 16h sans avoir dormi. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner, c'était mon manager : Bordel, mais où étais-tu passé ? David Bowie essaie de te joindre ! »

- A. Charles Aznavour
- B. Page Hamilton (Helmet)
- C. Milka (Psykup)
- D. Flo (Impure Muzik)

«La page blanche, c'est le pire truc qui puisse arriver. Je pars de rien, mais j'ai des idées de riffs ou autres que je note sur un carnet que j'ai toujours dans ma veste avec mon stylo.»

- A. EVENLINE
- B. BROTHER JAMES
- C. HEADCHARGER
- D. HELMET

«Quand j'écoute Foo Fighters, je sens surtout des chansons bien écrites avec des structures et des phrases répétitives qui accrochent direct. Ce n'est pas pour cette raison que j'ai commencé la musique.»

- A. EVENLINE
- B. BROTHER JAMES
- C. HEADCHARGER
- D. HELMET

« Je ferai de la musique jusqu'à ce que je tombe raide mort.»

- A. Charles Aznavour
- B. Page Hamilton (Helmet)
- C. Milka (Psykup)
- D. Flo (Impure Muzik)



HELMET

C'EST DÉSORMAIS OFFICIEL : PAGE HAMILTON N'EST PAS MUET. CONTRAIREMENT À LA DERNIÈRE FOIS, OÙ LE LEADER D'HELMET AVAIT DÉMONTRÉ UNE FORME DE QUASI MUTISME VIA UNE INTERVIEW PAR ÉCRANS D'ORDINATEURS INTERPOSÉS, EN FACE À FACE IL SE LÂCHE TOTALEMENT COMME S'IL SE CONFIAIT À UN POTE. DU PAIN BÉNI POUR TOUT RÉDACTEUR AYANT BAIGNÉ DANS CETTE CULTURE ROCK ALTERNATIVE DES ANNÉES 90'S. DANS CET ENTRETIEN, PAGE NOUS PARLE DE SES PROJETS, DE SON DERNIER DISQUE, DE SA RENCONTRE IMPORTANTE AVEC BOWIE, DU MONDE DANS LEQUEL ON VIT ET PAS MAL D'AUTRES SUJETS QUI DEVRAIENT TROUVER UN ÉCHO PARMİ NOS LECTEURS ASSIDUS. ENJOY YOURSELF, COMME DIRAIT L'AUTRE.

[Préparant le matériel d'enregistrement] Vous étiez en repos hier ?

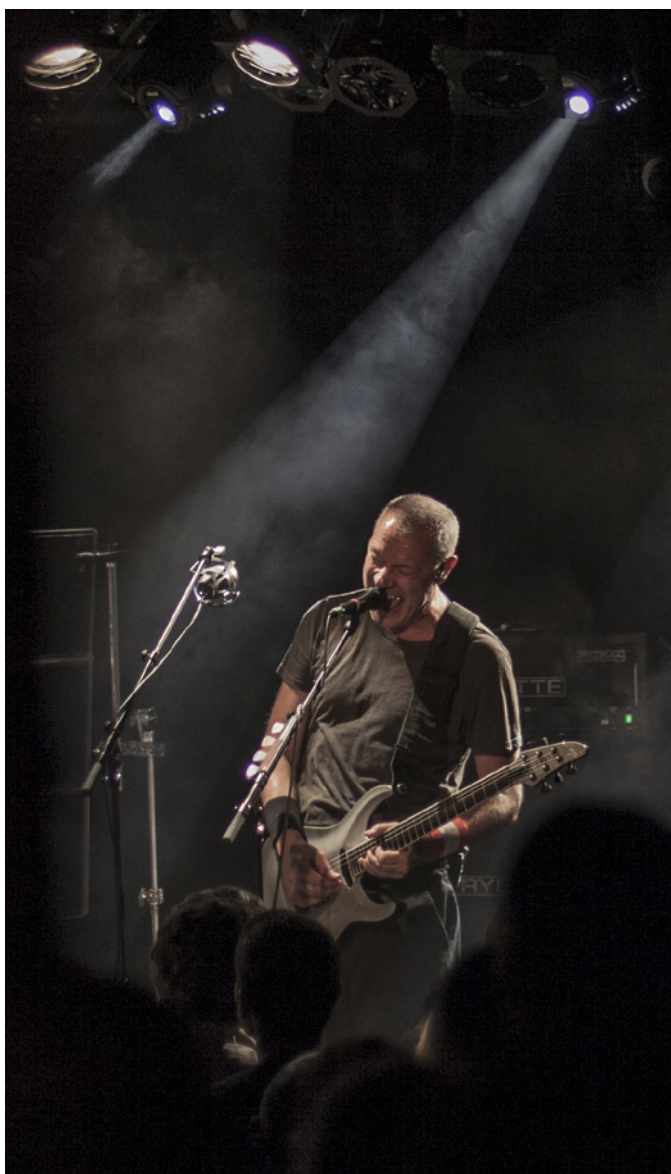
Ouais, j'en ai profité pour aller au Centre Georges Pompidou car depuis ma vingtaine, je suis un énorme fan du sculpteur d'origine roumaine Constantin Brancusi. J'ai en profité pour aller voir son atelier qu'il a légué à l'État français quand il est mort en 1957. Il a stipulé qu'il soit reconstitué de la même manière, tu as donc 4 pièces avec tous ces travaux dedans, achevés ou non, ses gravures sur chêne, tous ses outils, son appareil photo, bref, plein de choses incroyables. Regarde, j'ai pris pas mal de photos plutôt cools de l'endroit. Un moment inoubliable. Voilà, et puis sinon, j'en ai profité pour passer du temps avec mon cher ami Pascal. J'ai produit son groupe Rescue Rangers vers Marseille et on a gardé de bons contacts depuis. Son frère habite Paris, on s'est retrouvé pour dîner hier soir tous ensemble. On a en profité pour jammer un peu, il y avait une guitare et un violon, une soirée vraiment cool. Et puis aussi profiter de l'incroyable gastronomie française ! Voilà un peu pour ma journée de repos.

OK, donc là vous êtes en Europe depuis le début de l'année pour une tournée de quelques mois, comment ça se passe ? J' imagine que vous êtes ravis d'être de retour en France mais également à Paris ?

Oui, c'est d'une évidence ! La tournée se passe bien, on a fait une quarantaine de

dates aux États-Unis avant de venir en Europe. On a commencé à Prague, puis l'Allemagne, la Scandinavie, le Benelux, et là on attaque notre première date française ici à Paris. On est vraiment excité à l'idée de jouer en France. Les gars de Rescue Rangers, Pascal (le chanteur), son frère Julien, ses parents, ces gens-là sont comme ma famille française. Ils viennent jouer avec nous sur 4 des 5 dates françaises, car

pour Toulouse, le promoteur avait déjà programmé un autre groupe. Concernant Paris, l'énergie y est incroyable, c'est clairement différent de Los Angeles ! [rires] Bon, il fait plus froid ici par contre.

Votre nouveau disque Dead to the world est sorti 6 ans après Seeing eye dog, c'est assez long ? Que s'est-il passé durant tout ce temps ?

Et bien, j'ai composé la bande son de 4 films, dont un court-métrage de 8 minutes de type steam-punk avec mon ami Patrick Kirst, un compositeur de films d'origine allemande qui enseigne à l'University of Southern California. Ce film s'appelle «Convergence» et a été réalisé par Drew Hall. Concernant Helmet, on a été pris en 2012 avec la tournée anniversaire pour les 20 ans de Meantime, s'en est suivi la même

avec Betty deux ans plus tard. Au début, je ne voulais vraiment pas la faire car je ne considère pas Helmet comme un groupe de vieux qui ne mise que sur son passé et la nostalgie des fans pour remplir des salles. Finalement, Samantha, notre agent à Londres nous a supplié de fêter les 20 ans de Betty car les offres financières pour une tournée n'étaient pas négligeables. Donc on l'a fait, non sans excitation,

puis mon père est mort en plein milieu de la tournée. J'ai dû repartir aux States, mais il fallait absolument terminer cette tournée, donc on a dû décaler tout ça. Voilà, durant ces six années, on peut dire au final qu'il y a eu pas mal de tournées et de compositions pour des films. Et puis, je suis allé dans le sud de la France à trois reprises pour produire le disque des Rescue Rangers, même si c'était un petit budget. J'ai également offert mes services de producteur à un groupe de pop-punk formé de nanas nommé The Dead Deads.

Qu'est-ce que j'ai fait d'autres ces dernières années, euh... ? Ah oui, j'ai été invité à participer à un magnifique concert avec le Beethoven Academy Orchestra dirigé par Elliot Goldenthal, un grand compositeur de film qui vient de New-York et avec qui j'avais déjà bossé sur le film «Heat». Nous avons réinterprété, à l'occasion du Film Music Festival à Cracovie, la bande son du film inspiré de la pièce «La tempête» de Shakespeare.

Ce genre de projet représente pas mal de boulot. Après ça, j'ai enchaîné en jouant en tant que soliste la pièce «Mothership» de Mason Bates pour le Britt Festival, un festival de musique classique du nom de Peter Britt, un photographe très connu du XIXème qui vient de Jacksonville dans l'Oregon, ma ville natale. À cette occasion, ils m'ont demandé de jouer de la guitare pour reprendre l'œuvre de Leonard



Burnstein avec le Britt Orchestra dirigé par Teddy Abrams, le directeur musical du festival. Mec, j'avais pas calculé toute la difficulté que ça représentait, ça m'a pris un bon mois pour bosser tout ça, j'ai dû couper le téléphone pour être tranquille tellement c'était horriblement dur à jouer. On était sur du 176 bpm avec un rythme décalé, ça changeait tout le temps, bref un truc de dingue pas mal angoissant mais vraiment super amusant à jouer. Au final, j'ai participé à trois concerts avec un orchestre qui m'ont pris du temps. Avec toutes ces occupations que je viens d'énoncer, j'ai vraiment pu me remettre à écrire pour Helmet il y a un peu plus d'un an. Ah oui, car en plus de ça, j'organise des ateliers de musique dans des écoles et je suis commissionné pour composer des pièces pour les élèves. On fait des résidences

guitares où je leur parle technique, de mes influences, de mes petites habitudes, de ma carrière de musicien, ils me posent des questions, on échange beaucoup, j'adore ça, vraiment !

Donc, tu vois, pas mal d'activités, de voyages aussi, et quand je suis aux States, j'essaie de prendre soin de ma mère autant que je peux, être avec elle c'est très important depuis que mon père nous a quitté.

Vers la fin 2014, tu me disais que l'album sortirait en 2015. Est-ce que l'album a été difficile à composer ? Est-ce que tu as changé ta manière de composer ?

C'est toujours compliqué de commencer à écrire un album. La page blanche, c'est le pire truc qui puisse arriver. Je pars de rien, mais j'ai des idées de riffs ou autres que je note sur un carnet que

j'ai toujours dans ma veste avec mon stylo. Ça peut être des choses très stupides que je lis ou que j'observe dans la vie de tous les jours, comme une fois où l'un de mes amis me reconduit à l'aéroport de Berlin et il y avait un restau appelé «The Chicken Center». Et je suis là à me dire «Mec, mais qu'est-ce qui est passé par la tête de ce type pour qu'il appelle son restaurant «Le Centre du Poulet» ?» Ça ne peut pas fonctionner ! Est-ce que c'est un centre pour poulets handicapés ? Un centre pour éduquer des poulets ? Ben non, c'est pour bouffer du poulet (rires) ! Crois-le ou non, cette histoire à la con m'a inspiré.

La vie politique aussi. Depuis que j'écris des chansons, ce sont les idées provenant de l'observation de cette société, qui n'a pas vraiment changé, qui me donne de l'inspiration. J'ai écrit en



1996 une chanson qui s'appelle «Driving nowhere» (NDR : sortie sur Aftertaste en 1997), bien avant l'épisode tragique du 11 septembre, où je disais mot pour mot «United Arab Emirates still keep the gas in my car», sous-entendu «l'Orient me donne du pétrole, le reste j'en ai rien à branler, tant que j'ai une caisse et de l'essence, tout va bien !». Puis les attentats ont eu lieu et aujourd'hui encore, rien n'a changé mais les gens comprennent pourquoi on a été attaqués. Tout ça pour dire que ces choses sont évidentes si tu gardes les yeux ouverts et que tu es conscient du monde qui t'entoure. Je ne cherche pas à être condescendant, les gens ont leurs croyances basées sur la peur et sur ce qu'ils comprennent de ce monde. C'est très américain comme façon d'être, mais pas uniquement, c'est toute la civilisation

occidentale capitaliste. Depuis que je suis gamin, j'ai toujours ressenti ce manque de sécurité. Je me souviens, quand j'avais 10 ans, j'étais allongé sur mon lit, il faisait soleil dehors, le vent soufflait, avec un beau ciel bleu, un truc magnifique, et moi je me disais : «Je ne veux pas mourir», à 10 ans !!! Aux États-Unis, on a une disposition pour ignorer ce qui se passe dans le monde : Et nous avons, de façon magique, de l'essence qui provient de quelque part. C'est juste le manque de conscience des gens qui me fascine, donc j'ai écrit cette chanson là dessus à l'époque. Je ne suis pas un prêcheur, je ne le serai jamais car je ne le souhaite pas et que Dieu bénisse mes potes de Rage Against The Machine. Eux sont multimillionnaires et font des gros doigts au système, mais c'est facile de faire des doigts quand t'es

un putain de riche ! Ce sont des types géniaux et intelligents mais cette façon de faire, ce n'est pas pour moi, je ne prêcherai jamais la bonne parole, ni même ne défendrai quelques causes que ce soit sur scène. Bob Dylan disait qu'il n'était pas un songwriter politisé, sans vouloir me comparer à lui, à l'évidence je suis pareil. J'ai des opinions qui m'aident à écrire des chansons et je suis un passionné inspiré par la condition humaine. Et le manque de communication, d'amour, de compassion, de passion dans ce monde fait que plus tard sur ma page blanche, les mots commencent à apparaître et tel un artisan, je commence à créer quelque chose d'intéressant. Je combine ces mots en musique avec des accords et des mélodies, ce n'est ni de la poésie, ni de la politique, c'est juste de la musique, des chansons. Il

y a une chanson sur le nouvel album, «I love my guru», qui parle de la prise de cocaïne, où il y a une fille qui me demande si je fais de la méditation. Genre tu es bouddhiste mais on est en train de sniffer de la coke sur tes nibards. Ça semble réellement bizarre, mais c'est normal à Los Angeles. C'est un peu ma «Los Angeles song» si tu vois ce que je veux dire. J'ai vu une plaque d'immatriculation à Malibu sur laquelle était inscrit «J'aime mon gourou» et je me suis dit « Carrément, je te le fais pas dire ! ». J'ai trouvé ça génial et je me le suis noté pour le titre du morceau. Cette chanson est difficile à jouer mais on l'a incluse dans le set de la tournée.

Il y a des idées qui ont été adaptées ou inspirées par l'album Scary monsters de David Bowie, dont la chanson éponyme en particulier, qui est un vrai bouillon d'idées complexes, je l'adore. Quand, par exemple, j'écris une pièce pour les enfants, je me retrouve avec un ensemble de huit flûtes, sept clarinettes, six saxophones, un trombone, des timbales, une thématique de notes et de tons, bref, un monde totalement différent de celui d'Helmet ! Pourtant, l'approche que j'ai avec Helmet est sensiblement la même, ce sont des motifs qui se retrouvent dans des riffs de guitares, sauf que j'ai des textes avec moi qui doivent faire corps avec la musique. Certaines personnes n'ont rien compris et veulent nous comparer à Radiohead, nous ne sommes pas et ne voulons pas être Radiohead, je ne suis pas un chanteur à chansons, je ne fais pas de strumming avec un accord de Sol, je ne peux pas chanter sur n'importe quel rythme que je souhaite, je n'ai pas la capacité avec Helmet de chanter comme sur une chanson de folk, ni la liberté de chanter comme je veux sur un rythme en 6/4. Composer des morceaux avec Helmet est un véritable puzzle, un casse-tête, c'est pire que Rush ! Un gars comme Phil Lynott de Thin Lizzy était totalement en mesure de jouer et chanter des trucs pareils, il avait un de ces phrasés énorme et addictif. Si tu essaies un jour de reprendre une de ses chansons, tu te rendras compte que c'est impressionnant, je parle en connaissance de cause. Ce gars venait vraiment d'une autre planète. Avec Helmet, c'est un peu pareil.

Sur une chanson comme «It's easy to get bored» (NDRL : sur Aftertaste, 1997), ça commence en mesure de 6 temps, j'arrive au chant sur du 4 temps et les instruments arrivent également sur des mesures de 4 temps. Pour plusieurs raisons différentes, tous les éléments arrivent à s'emboîter correctement, mais ça va prendre un mois pour conclure la chanson. Du coup, si tu n'es pas patient, tu finis par jeter tes idées à la poubelle pensant que c'est de la merde, que c'est trop compliqué et que ça ne fonctionnera jamais. Ce n'est pas contraire au principe même de la composition, il s'agit juste d'une partie de l'équation. Tu as la batterie qui est un instrument polyrythmique composé de plusieurs éléments, tu as les guitares, la basse, le chant, quand tu composes tu dois voir les choses verticalement. La composition représente des pages de musique que je n'écris pas, tout se passe dans la tête : «Ça sonne bien VS Ça sonne bizarre». Pour conclure, je dirais que ce qui m'inquiète, c'est surtout le fait de savoir si ce que je compose me plaît ou pas.

Dead to the world mise beaucoup sur les mélodies instrumentales et vocales et les rythmes se sont pas mal assagis, je pense à «Dead to the world», «Green shirt» ou «Look alive», c'est quelque chose que tu voulais tenter ? On dit aujourd'hui d'Helmet qu'il est devenu un groupe de pop-métal.

Je ne sais pas ce que nous sommes, ça n'a aucune importance, tout cela ne m'a jamais posé souci à vrai dire. Pour moi, Dead to the world est une progression tout à fait naturelle d'Helmet, toutes ces six dernières années passées sur mes différents projets musicaux dont je t'ai parlé m'ont influencé musicalement. J'ai jamais autant écouté de jazz que depuis ces cinq dernières années, un pont qui m'a amené aussi à étudier la musique classique. Avant Seeing eye dog, et c'est encore le cas maintenant, j'étais déjà accroc aux symphonies de compositeurs comme Ralph Vaughan Williams, mais tu ne peux pas te mettre à écouter genre 40 fois de suite ses œuvres, tu dois aussi passer à autre chose pour avoir de l'inspiration. C'est la raison pour laquelle je me suis re-

mis à écouter David Bowie, avec qui j'ai joué comme tu dois sûrement le savoir. Il était malade et nous a quitté il y a un peu plus d'un an, mais il est resté jusqu'à la fin de ses jours une icône pop qui faisait jouer de supers bons guitaristes complètement fous comme Robert Fripp, Adrian Belew, Carlos Alomar ou Mick Ronson. Cette musique là a eu un impact énorme sur moi mais aussi sur des groupes comme Wire, Killing Joke ou Gang Of Four. Honnêtement, je ne suis pas un grand fan de métal, je suis plutôt du genre à préférer le hardcore, mais j'écoute Slayer, Testament et Exodus, d'ailleurs, je connais bien certains des membres qui ont été dans ces groupes (NDRL : John Tempesta a tenu les fûts sur l'album Size matters d'Helmet).

J'imagine que ce que les gens veulent dire par «pop», ce sont les aspirations commerciales qu'ont les artistes par le biais de leur musique. Nous ne sommes pas du tout dans cet état d'esprit-là, je ne pourrais pas le faire bien que je connaisse pas mal de groupes qui réussissent à ce jeu-là. Pour vendre ou faire le buzz, des rappeurs invitent des nanas pour poser des voix sur des chansons de merde qui n'ont aucun message intéressant, mais ça marche. Personnellement, cela ne m'intéresse pas, même si la musique est entraînante. Ce n'est pas mon métier, et cela n'a jamais été ma façon d'aborder les choses. Moi, je travaille sur la progression naturelle d'Helmet, sur ce que j'aime et sur ce qui est bon pour le groupe. Je ne me préoccupe pas, par exemple, du style musical de «Dead to the world», qui est thématiquement la chanson la plus lourde de l'album. L'idée concernant cette dernière était de faire une sorte de construction, une suite d'accords un peu bizarres qui s'enchevêtrent, contrebalancée par des mélodies pour harmoniser tout ça. C'était un morceau où on a essayé des choses, j'ai trouvé que l'ensemble fonctionnait bien au final. Tous les guitaristes tentent cette forme d'expression guitaristique, des trucs un peu dissonant. (Il fredonne «Space oddity») Par exemple, pour moi, ça rend bien de jouer le Mi avec un Si bémol sur la troisième case. Avoir un Mi «ouvert», ça sonne bizarre mais pour moi, ça donne quelque chose de beau. Dans ce morceau, il y a l'in-

fluence de TM Stevens, un bassiste qui a joué avec plein de monde comme The Pretenders, James Brown ou Miles Davis. Un jour il est venu nous voir jouer à Asbury Park dans le New Jersey, il nous rejoint dans le bus et nous fait : « Les gars, vous êtes comme un pot de crème glacé dans lequel tu creuses et tu trouves des épinards », et je lui réponds « Ouais, je sais. Il y a de la garniture, ce n'est pas juste un accordage en drop comme beaucoup de groupes qui nous ont copiés, qui ont adapté ce que l'on fait. Des groupes que nous avons soi-disant influencés, qui pour moi n'ont en rien notre son ».

Tu es producteur de Dead to the world. Tu n'as pas pris le risque de travailler avec des producteurs dont tu aimes le travail mais avec qui tu n'as jamais travaillé ?

J'ai produit Helmet dès le premier jour avec Strap it on puis Meantime, avec un ingé-son et mon groupe à mes côtés. Je sais ce que je veux mais j'ai aussi besoin de retour sur ce que je fais. J'ai beaucoup de respect pour la chanteuse de The Dead Deads, le groupe de filles que j'ai produit dont je te parlais, elle chante super bien, elle a une bonne oreille en plus. J'étais alors en pleine production de Dead to the world et je lui fais écouter entre autres «Drunk in the afternoon», je savais que le morceau sonnait bien mais je n'étais pas totalement satisfait du résultat. Je lui demande

alors son avis et elle me répond : « Ouais, 80% du boulot est fait, les 20% sont pour ton chant ». Putain, je le savais qu'un truc clochait, la justesse du chant était bonne mais il y avait un couac dans l'interprétation. Donc, voilà un exemple type où je fais confiance à quelqu'un en tant que producteur. Je n'ai pas un ego surdimensionné, je ne prétends pas tout savoir, mais quand mon intuition me dit que ça pourrait

être mieux, surtout quand ça touche le chant, je n'hésite pas trop à reprendre ma bagnole, me taper 45 minutes de trafic dans Los Angeles pour réenregistrer des voix. Hey, ça fait 5-6 ans qu'on n'avait pas réenregistrer de disque, faut que ce soit nickel, je suis ravi d'avoir pu refaire cette prise. Et j'ai refait aussi les voix de «Bad news» dans le studio d'un pote dans l'Oregon qui était en train d'enregistrer des re-



prises et qui en a profité pour ajouter un solo de guitare avec une pédale de delay de chez Backwoods sur le morceau. C'est arrivé un peu sur le tard mais bon, tout était enregistré et on a passé de longs moments sur le mixage avec Jay Baumgardner (producteur et gérant du NRG Studios), puis à un moment Jay me dit : « Ça sonne vraiment bien mais le chant ne se pose pas correctement sur le reste, c'est trop clair,

ça manque un petit peu d'agressivité. Tu veux le réenregistrer ici ? ». Je dis oui, j'avais fait la prise dans le garage d'un ami et là, au studio NRG, Jay a un micro Neumann à 10.000 \$, un pré-amp Neve à 5.000\$, un compresseur à 4.000\$. Tu m'étonnes que j'allais la rechanter ! Donc il fait venir en studio un gamin, un ingénieur assistant, qui n'avait jamais travaillé avec moi. J'ai rechanté la chanson. Le plus dur était d'enchaîner car le gamin était surpris que je lui demande de refaire tout un couplet à cause de notes qui n'allaient pas sur un passage. Il était du genre : « Tu vas rechanter le couplet en entier ? ». Bien sûr, je chante toute la chanson ! Il ne s'agit pas d'assembler des petits morceaux d'enregistrement, on n'est pas en train de faire un album de Maroon 5 ! Bon, le mec sait chanter mais tout est tellement peaufiné à la note près... Tellement de groupes font ça. Ce ne serait pas un processus fidèle à Helmet. Soit les gens aiment ma voix, soit ils ne l'aiment pas, peu importe. Je peux évoquer Leonard Cohen ou Bob Dylan, ils n'ont pas besoin de belle voix. L'important c'est la communication, comme le prône Henry Rollins qui est un de mes héros et un ami. Tu communique plus que tu ne chantes.

Pourquoi avoir choisi de reprendre «Green shirt» d'Elvis Costello ?

[Hésitant] Je ne sais pas trop... je dirais que j'ai toujours eu cette envie

de faire des reprises. Il y a une paire d'années, j'ai réalisé que je prenais vraiment beaucoup de plaisir à faire ça, et nous avons au fil du temps fait quelques reprises avec Helmet. Mais je me suis rendu compte que je n'étais pas à 100% à l'aise avec ce genre d'exercice, sûrement à cause d'un manque de confiance en tant que chanteur. Et puis progressivement, ça a changé parce que j'ai trouvé les



tonalités qui m'ont permis de solutionner ce problème, comme sur «And your bird can sing» des Beatles (NDLR : Sortie sur *Seeing eye dog* en 2010) sur laquelle je n'arrivais pas à chanter au départ. En tout cas, c'était vraiment amusant de la reprendre. Tellement cool qu'on a enregistré quatre reprises qui sortiront le 4 avril où tu trouveras notamment «Move on» de David Bowie, «E.T.I.» de Blue Öyster Cult, «Mercy» de Wire et «I'm only sleeping», une autre chanson des Beatles. Je crois qu'on a réussi à bien toutes les «Helmetiser», on les joue avec des accordages différents, souvent avec un accordage en Ré. Sur «Move on», j'ai même utilisé trois guitares avec des accordages différents car il y a beaucoup d'accords dans cette chanson dont sa nature même l'amène à ne pas sonner, disons, «normalement

». L'accordage en drop ne donnait rien sur celle-là. En revanche, la chanson des Beatles sonnait merveilleusement bien en drop. Concernant ces reprises, j'ai assuré toutes les voix, Kyle (NDLR : Stevenson, le batteur) m'a donné un coup de main pour les chœurs d'une chanson, mais je ne me souviens plus laquelle précisément. La plupart du temps, je double ma propre voix, je trouve ça mieux et plus simple de mélanger sa voix avec sa propre voix comme le faisait David Bowie ou Elvis Costello. Concernant ce dernier, j'aime beaucoup ce qu'il fait. Au final, si tu écoutes bien, notre version de «Green shirt» est faite de guitares et de pédales, alors que l'originale n'en a absolument pas, c'est que du clavier. Il y a une démo en version guitare acoustique de ce titre qui est sortie avec un couplet

supplémentaire qui fait «There are wires in the windows, there are wires in the walls / There are wires in the kitchen and wires in the hall.». C'est vraiment l'approche de cette chanson que j'aime, quand t'écoutes le début des paroles, «There's a smart young woman on a light blue screen who comes into my house every night / And she takes all the red, yellow, orange and green / And she turns them into black and white», c'est vraiment un truc qui me fait directement penser aux présentateurs de JT, ce qu'on appelle «les informations» et à ce qu'ils nous servent comme merde chaque jour, des trucs totalement bidons comme sur Fox News. Dans ma vie d'adulte, ça a toujours été une évidence, mais quand j'étais gosse... Tout ce que nous savions, c'était que les États-Unis était en train de mener à bien sa



guerre au Vietnam, on nous annonçait 4000 morts au Nord-Vietnam dont 50 Américains. Ça, c'était les news qu'on avait à la TV quand j'étais tout môme, j'étais là : « On a gagné papa ! », puis tu grandis, tu vois les infos et tu te dis, « Ouah, c'est pas des infos ça, c'est de la désinformation ». On nous rendait le contenant plein de couleur pour que ce soit plus digeste, un vrai coup de génie quoi. Le premier morceau du nouvel album, «Life or death», parle exactement de ça, des grosses feignasses posées devant leur poste de télé, certains même pendant leur vie entière, et leur expérience du monde se fait au travers d'un écran, ils n'apprennent plus rien. Ces gens-là ne sont pas dans le monde réel, ils ne tiennent pas la main d'une jeune fille musulmane rencontrée le temps d'un voyage à Francfort, comme cela m'aït arrivé alors que

j'avais 25 ans, c'était fantastique, on ne s'est est jamais revu, mais c'était magnifique, juste se tenir la main, durant le vol, et jamais je n'ai pensé « Oh, mon Dieu, tu es musulmane ! ». Autre exemple du même genre : je faisais du patin à glace quand j'avais 12 ans à Portland, et un garçon de couleur noir tombe devant moi, je l'aide à se relever, tout le monde me regardait comme si j'avais commis un crime. Tout ça pour dire que quand tu voyages un minimum, que tu rencontres des gens de tous horizons, tu ne peux pas penser comme ces gens-là.

Tu parlais à l'instant d'un disque de reprise, ça va se présenter comment ?

Ce seront quatre titres qui sortiront sur un 7 pouces en avril pendant le Record Store Day. L'artwork est assuré par mes soins, tu peux retrouver mes

réalisations sur pagehamiltonart.com. Je vais vous montrer l'artwork (le cherchant dans son téléphone). Voilà, c'est ça. Il s'agit en fait de gants désignés par des couleurs primaires de lumières projetés dessus, ici tu as ma main gauche, là, des câbles qui sont liées à la pointe des doigts de ma main droite, on voit les cordes de guitares. Il s'agit de 600 photos prises en haute définition dans le noir absolu. Tout ça se définit par des formes qu'on peut assimiler à une peinture aquarelle, c'est qu'on appelle du light painting. En réalité, sur ce disque, tu auras 4 reprises, 3 B-sides et des enregistrements de chansons live d'Helmet que j'affectionne particulièrement. J'ai repris ma chanson «Bad news» qui est sur le dernier album et que j'aime énormément, j'ai reformaté et remodelé tout ça avec un violoncelle en mettant en retrait les voix et

avec un rythme à la Billy Cobham que j'avais en tête depuis 10 ans, un beat bien groovy que je n'ai jamais pu faire rentrer sur une chanson. Ce morceau rebaptisée «More bad news» sera la B-side du single de la reprise de David Bowie.

À ce propos, on a jamais su comment tu as rencontré Bowie et pourquoi tu as joué avec lui ? C'était un fan d'Helmet ?

Oui, il était fan d'Helmet. Je l'ai rencontré en tournée, en 1997, dans un festival en Allemagne où il prenait part aussi à l'affiche. Je savais qu'il était là et son guitariste de l'époque, Reeves Gabrels, qui a joué avec Tin Machine et qui a fait plein d'autres choses, était un ami. Quand j'ai croisé Reeves, je lui ai apporté un CD de Hunky dory pour que David me le signe. Reeves savait que je voulais rencontrer David, donc il m'a amené en backstage pour qu'on se voit. Reeves me le présente et David me dit : « Oh, j'adore Helmet ! ». Bien évidemment, j'éclate de rire, genre «Mais oui, c'est ça!». Il a été très charmant et magnifique avec moi. Je lui demande poliment de signer mon disque, comme un idiot je lui ai demandé de signer pour moi et ma femme de l'époque... j'ai encore le CD à la maison. Un an plus tard, on a arrêté Helmet, j'ai vécu alors une période un peu meringue, j'étais devenu un vrai blaureau qui faisait la teuf tout le temps, je passais mon temps à me défoncer, j'ai fini par quitter ma femme et je suis allé squatter dans l'appartement de mon manager. Un soir, je suis sorti boire des bières, prendre de la coke, pour faire court, je passe la nuit avec une nana, je suis rentré le lendemain à l'appart de mon manager vers 16h sans avoir dormi. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner, c'était mon manager, je te fais la scène : « Bordel, mais où étais-tu passé ? », « Oh, je viens juste de rentrer », « David Bowie essaie de te joindre », « Mais bien sûr ! T'es trop drôle mec ! », « Non, je déconne pas, reste à la maison ». À ce moment-là, j'avais un besoin urgent de fumer une clope et donc de descendre acheter un paquet en bas, donc je dis à mon manager qu'il rappelle à 17h. 17h pile, le téléphone sonne, et c'était Bowie au bout. Le lendemain matin, j'étais dans son studio, j'hallucinai. Jouer avec lui fut pour moi

une expérience incroyable, l'une des meilleures de ma vie de musicien. Pour moi, c'est l'un des plus grands génies de la musique, et la personne la plus gentille, généreuse et engagée que j'ai connue. Un mec en or.

Le Helmet d'aujourd'hui est clairement différent du Helmet des débuts. Penses-tu qu'un album comme Betty pourrait marcher en 2017 ?

Je n'en ai pas la moindre idée, je ne suis pas certain que Betty puisse fonctionner s'il sortait aujourd'hui. Aussi enthousiaste que je suis au sujet de la musique et de l'amour que je porte à en jouer, je ne suis pas en accord avec les approches qu'ont les gens avec elle de nos jours. Tout simplement car il y a les aspirations commerciales, tous les trucs liés à l'image, l'attitude, les fringues, etc. Le fait est que, de nos jours, tout le monde pense être original en jouant ce qu'on appelle du stoner-rock, j'ai grandi en écoutant des formations comme ZZ Top ou Cactus, moi aussi j'ai fumé des tonnes de joints quand j'avais 15 ans, c'était absolument génial. Je veux dire, j'aime bien les Queens Of The Stone Age, ils sont vraiment excellents dans ce qu'ils font, mais ils n'ont rien inventé ! Ce qu'ils ont accompli est phénoménal, mais il semblerait que tout le monde veuille leur ressembler. Il faut se rendre à l'évidence et dire que peu de personnes ont leur talent et peuvent être meilleures qu'eux dans le genre. Tu prends un groupe comme Foo Fighters, et bien je ne suis pas certain qu'ils soient les mieux représentés pour jouer le rôle de modèles à suivre. Musicalement, je pense que ce groupe influence beaucoup moins de groupes que les QOTSA. Grohl est vraiment un gars talentueux, je ne conteste pas ça, mais il a surtout un grand talent de commercial et ça se ressent sur sa musique. En tant que musicien confirmé, quand j'écoute Foo Fighters, je sens surtout des chansons bien écrites avec des structures et des phrases répétitives qui accrochent direct. Ce n'est pas pour cette raison que j'ai commencé la musique. Je ne crois pas que Led Zeppelin s'asseyait autour d'une table en se disant : «Voyons voir ce qui peut marcher et ce qui peut faire plaisir aux gens». Non, je pense que c'était plutôt du genre : «Rendons ce blues à papa un peu plus lourd et com-

plètement destroy». Leurs chansons étaient à la fois effrayantes, mystérieuses et extravagantes mais surtout audibles pour tous. J'ai l'impression qu'ils sonnent mieux aujourd'hui que quand j'avais 13 ans, l'âge où je les ai découverts. Imagine-toi deux secondes quand tu tombes sur ce type de groupe à la radio à cet âge-là, c'est terrifiant !

Je n'écoute pas les groupes en me demandant ce que je pourrais prendre d'eux pour l'adapter à ma guise pour mes projets musicaux. Betty était, d'une certaine manière, une façon de me tirer une balle dans le pied et d'aller dire aux autres d'aller se faire foutre car on avait eu un disque d'or avec Meantime. Alors, j'entends beaucoup de monde dire qu'Helmet c'est de la grosse merde maintenant, qu'on a fait Strap it on et qu'on ne pouvait pas non plus se reposer sur nos acquis. Pis, comme je te disais, je ne me suis jamais senti devoir quelque chose à quelqu'un, je n'ai jamais été un métalleux ou un rebelle dans l'âme, ni essayé de jouer ce rôle-là. Tu as des gars qui s'en chargent plutôt bien comme Gene Simmons (Kiss), Billy Idol, ou Nikki Sixx (Mötley Crüe). Tout ça, ce n'est pas moi, donc c'est la raison pour laquelle nous avons illustré la pochette de Betty par la photo d'une demoiselle avec un panier de fleurs, une manière de secouer un peu les gens à ce sujet. Personnellement, je ne veux plus refaire un album comme Betty, vraiment je l'adore, j'adore le jouer sur scène, d'ailleurs cette tournée anniversaire était vraiment excellente, mais c'est le passé. Je suis très fier du nouvel album, c'est la première fois que je suis totalement satisfait d'un album, que ça soit au niveau des paroles, de la musique, des mélodies, du mixage, du mastering.

...et de l'artwork ? Quel symbolique faut-il lui accorder ?

De l'artwork aussi oui ! J'ai toujours été obsédé ou poursuivi par le rouge. Il y a une chanson sur le dernier album qui s'appelle «Red scare», quand j'ai grandi pendant la guerre froide, l'ennemi des États-Unis était l'URSS, notre peur était le communisme, il y a à ce propos le drapeau rouge au verso du disque. Maintenant notre nouvel ennemi est toujours la Russie - moins peut-être

depuis que Trump a été élu - mais également les musulmans, on nous a donc choisis un nouvel ennemi représenté par le sable rouge du désert. J'aime beaucoup «Red money» sur Lodger de Bowie, le titre «Red sails in the sunset» de Nat King Cole. Bref, donc tu as le sable rouge avec le ciel bleu et les nuages blanc, cela représente le drapeau américain et tu as ce type qui semble perdu là au milieu cherchant visiblement à quitter cette société. On ne sait d'ailleurs pas vraiment s'il est perdu dans le désert ou si c'est juste la notion de tous ces éléments mélangés qui te font prendre conscience que rien n'a changé, comme je te disais tout à l'heure. Dès lors que j'ai commencé à écrire des chansons à l'âge adulte jusqu'à maintenant, les sujets ont essentiellement toujours tourné autour de ces éléments-là, et pendant toutes ces années tu te rends compte qu'on reste sur les mêmes positions, tout n'est qu'une question de peur dans ce monde. Surtout aux États-Unis où on l'inculque par le biais de la télévision notamment. Aujourd'hui, je dirais que c'est encore pire, regarde ce qu'il se passe dans le monde ! Les gens vont découvrir assez vite qu'on a un vrai fasciste à la Maison Blanche.

[On nous annonce la fin de l'interview, on finit donc en quatrième vitesse avec nos questions]

Trouver un nouveau label a t-il été facile ?

Oui, plutôt. Nous avons quelques contacts avec certains labels, mais notre manager a de bonnes relations avec les gens de chez Edel/EAR Music. Le deal s'est donc fait presque logiquement.

L'amalgame entre vieux et nouveaux titres ne pose-t-il pas problème au moment de construire la setlist ?

Jusqu'à présent, on joue sept morceaux du dernier album. Les gars connaissent 80 titres d'Helmet, si ce n'est pas plus, donc on a un sacré choix en fait ! Avec 40 dates aux States puis 40 dates en Europe, j'essaie de faire tourner les morceaux, de changer la setlist chaque soir, bien que je trouve que certaines chansons marchent mieux ensemble, donc ça ne se fait pas aléatoirement.

Qui vient voir Helmet en concert ? Vous arrivez à renouveler votre public ?

Beaucoup de nos fans sont trente-naires et quadragénaires, mais je dois t'avouer que depuis quatre ou cinq ans, je vois un afflux de personnes plus jeunes allant de l'ado à la vingtaine. Il semblerait donc que le public se renouvelle.

Pour terminer l'interview, je vais de citer plusieurs noms ou mots et tu me dis ce que ça t'évoque, sans réfléchir.

OK, vas-y !

The Manhattan School of Music ?

Une super école, c'était une incroyable période de ma vie.

Glenn Branca ?

J'aime Glenn, à la fois en tant que personne et artiste. Musicalement, il a eu énorme impact sur moi.

Band Of Susans ?

Comme pour Glenn, Robert est un type que j'adore et qui m'a influencé en tant que musicien. Je ne les vois pas souvent les deux, mais à chaque fois c'est un plaisir.

Amphetamine Reptile ?

Oui, super label et Haze est un bon gars en plus.

John Stanier ?

Ça fait plus de dix ans qu'on ne s'est pas parlé. Mais j'ai toutefois de l'amour et du respect pour lui et pour ce qu'il fait avec ses groupes.

Nine Inch Nails ?

Pareil, je n'ai pas vu Trent depuis tant d'années, un bon gars et un compositeur totalement talentueux.

The Jerky Boys ?

J'ai jamais revu ces types depuis qu'on a joué dans leur film, mais ça nous arrive d'écouter leurs conneries des fois en tournée, c'est fendar !

Le 20ème anniversaire d'Aftertaste ?

Non, on ne le fera pas.

ESP Guitars ?

Je joue sur ESP depuis tellement longtemps, c'est la première marque de guitare que j'ai achetée et celle que je préfère. ESP a même sorti un modèle

signature de ma guitare, c'est dire tout l'amour qui me lie à cette marque.

Linkin Park ?

Des mecs excellents !

La retraite ?

Certainement pas, je ferai de la musique jusqu'à ce que je tombe raide mort.

Merci à Maxime de Verycords

Merci à Sophie et Koudzy pour l'aide et

la relecture de la traduction

Photos : @ Guillaume Vincent / Studio

Paradise Now

■ Ted

HELMET

Dead to the world (Ear Music)



Alors qu'on pensait Helmet revenu aux affaires pour reprendre une place de choix dans le paysage musical, le groupe a pris son temps pour tourner et se poser depuis la sortie de *Seeing eye dog*, voilà déjà 6 ans. C'est donc plus un rythme de sénateurs qu'une traversée du désert mais en même temps, Page Hamilton fait bel et bien partie de la caste des patrons. Côté changement, Dave Case est arrivé à la basse (poste qu'il occupe depuis 2010 mais c'est la première fois qu'il compose avec le groupe) et le combo a retrouvé un label, en l'occurrence earMUSIC (label de pas mal de groupes des seventies mais aussi de Skunk Anansie ou KXM). Pour le studio, si Hamilton surveille de près l'intégralité du processus, les titres ont été travaillés par des habitués à savoir Toshi Kasai aux prises (*Seeing eye dog* mais aussi *Red Sparowes* ou les *Melvins* par exemples), Jay Baumgardner au mixage (déjà à l'oeuvre sur *Size matters* mais qui a aussi bossé avec *Ugly Kid Joe*, *Sevendust*, *Coal Chamber*, *Spineshank...*) et Howie Weinberg au mastering (*Meantime*, *Betty* et tout le gratin du rock : *Garbage*, *Deftones*, *Jeff Buckley*, *Faith No More*, *Kyuss*, *Pantera*, *Nirvana*, *Rammstein*, *RHCP*, *Slayer...*).

Ce *Dead to the world* est assez mélodieux, chargé en ballade plus ou moins tranquilles avec, au final, assez

peu d'aspérités. Pour celui qui aime le Helmet tranchant et haché, il faudra se contenter de cette belle entame avec la grosse attaque que représente «*Life or death*» (sa version «*slow*» en fin d'opus n'apporte pas grand chose) et surtout «*I love my guru*», un des titres les plus éternels de l'opus avec «*Die alone*» et «*Drunk in the afternoon*» qui eux aussi correspondent aux critères de l'appellation d'origine contrôlée «*Pure tradition Helmet*». Page Hamilton sort alors les crocs, sa férocité vocale se transmet à sa guitare et à la rythmique, ça pulse comme il faut et ça fait plaisir à entendre. Pour le reste, c'est du Helmet très assagi, qui semble incapable d'être à fond plus de 30 secondes et cherche à prouver par des mélodies un peu sirupeuses qu'il peut être simplement rock. Parfois, ça passe, comme sur ce «*Bad news*» dont l'approche sonne très *Foo Fighters* ou comme sur «*Green shirt*» (une sucrerie pop sautillante) et «*Expect the world*» (dont les passages lourds donnent du relief). Ces ballades sont assez agréables, bien plus que les déceptions que sont «*Red scare*» (malgré un joli petit solo), l'éponyme «*Dead to the world*» (qui semble se perdre en route) et «*Look alive*» (là aussi, la guitare a du mal à nous sauver de l'ennui).

Si Helmet nous sortait un album tous les deux ans, on pourrait se contenter de 6-7 bons titres et 3-4 moyens, mais après six années de disette, on aurait aimé être totalement comblé. Ce qui fait l'intérêt du groupe, c'est bien son âpreté et son côté brut de décoffrage, si les sons deviennent lisses et travaillés, on perd quelque chose, on a davantage de mal à se replonger dans nos bons souvenirs et on devient déplaisant avec un groupe culte qui sort pourtant un album tout à fait honorable.

■ Oli



DOWNLOAD

PARIS

⚡ **VENDREDI 09 JUIN** ⚡

⚡ **SAMEDI 10 JUIN** ⚡

⚡ **DIMANCHE 11 JUIN** ⚡

MAIN STAGE

LINKIN
PARK
BLINK-182
PIERCE THE VEIL
KVELERTAK

SYSTEM OF A DOWN
FIVE FINGER
DEATH PUNCH
EPICA
ALTER BRIDGE
FAR FROM ALASKA

GREEN DAY
RANCID
SUICIDAL TENDENCIES
SUICIDE SILENCE
LEOGUN

MAIN STAGE 2

GOJIRA
Dinosaur jr.
RAVENEYE

SLAYER
PARADISE
LOST
BLUES PILLS
DEVILDRIVER
BLACK FOXES

PROPHETS OF
RAGE
(feat. Members of RAGE AGAINST THE MACHINE, CYPRESS HILL, PUBLIC ENEMY)
MASTODON
ARCHITECTS
RISE OF THE NORTHSTAR
TESSERACT

WARBIRD STAGE

hatebreed
SKINNY PUPPY
DAGOBA
DEAD!

SOIL WORK
TOUCHÉ AMORÉ
CODE ORANGE
LONELY THE BRAVE

 **CARPENTER BRUT**
KONTRUST
COHEED AND CAMBRIA
WAKRAT
RED SUN RISING

SPITFIRE STAGE

N O S T R O M O
THE CADILLAC THREE
MARS REDSKY
NOTHING MORE

Caliban
SOLSTAFIR
THE LIVING END
AQME
PROJECT BLACK PANTERA

CROWN
THE EMPIRE
NORTHLANE
LOST SOCIETY
CREEPER
ASTROÏD BOYS

downloadfestival.fr

B.A 217 / Le Plessis-Pâté / Brétigny-sur-Orge / Coeur d'Essonne

SOUNDGARDEN

Ultramega ok (Sub Pop)



Ultramega ok est le tout premier vrai album de Soundgarden, sorti fin 1988 sur SST Records (Bad Brains, Hüsker Dü, Meat Puppets, Sonic Youth, Dinosaur Jr...), il a été réédité en 2012 en vinyle. Racheté par Sub Pop, l'album s'offre une nouvelle jeunesse cette année avec un nouvel artwork (la photo et l'idée générale sont pour autant conservées), 6 titres «démon» en bonus (Ultramega EP) et les titres remixés par Jack Endino pour que ça sonne «comme le groupe l'a toujours voulu». Le tout en digital, en K7, en CD ou en double vinyle coloré. La méga classe pour un nouveau bond dans l'histoire...

Le son si particulier de Soundgarden sonne dans mes oreilles pour la première fois avec «Rusty cage» (ou «Jesus Christ pose» ???), extrait de Badmotorfinger, on est en 1992, j'ai alors 15 ans et au lycée les groupes les plus en vue dans notre petite cellule de fans de rock s'appellent Nirvana, Alice in Chains, L7, RATM, RHCP, Stone Temple Pilots, Temple of the Dog, Guns N' Roses et donc Soundgarden, on a l'impression qu'un nouveau super truc sort toutes les semaines (ou presque), les moyens d'écouter sont assez rudimentaires, on s'en remet aux copies de K7 et on fait une confiance aveugle aux mags pour acheter certains albums. Si Soundgarden me plaît, ils ne sont pas dans mes préférés, c'est

en étant plus posé avec Superunknown («Fell on black days», «Mailman», «Spoonman», «The day I tried to live») que je les écouterai bien davantage, voilà pourquoi je n'ai jamais vraiment creusé leur discographie pour remonter à cet Ultramega ok. Aujourd'hui, il est facile de tout écouter, il y a 25 ans, dans un monde où Internet est encore réservé à quelques scientifiques, c'était quasi mission impossible.

En vieillissant, j'ai commencé à apprécier les titres plus bruts, plus violents, plus métal, je suis donc certainement plus sensible aujourd'hui aux qualités du Soundgarden des débuts qu'à l'époque... Les assauts de «Head injury», le côté punk de «Circle of power», le bordélique «He didn't» restent très marqués par l'époque, malgré le travail phénoménal pour donner à l'ensemble le son d'une production moderne. C'est donc vers les titres où Chris Cornell met en avant ses qualités vocales et Kim Thayil son génie de la six cordes que je préfère me perdre : le lourd «Flower», l'énergique «All your lies», le torturé «Beyond the wheel», l'indécis «Mood for trouble», le superbe «Smokestack lightning», le rampant «Incessant mace» sont des morceaux d'histoire qui donnent toutes les bases du monstre sacré que va devenir Soundgarden. Et, ultra connecté ou pas, on peut s'en rendre compte en retrouvant cet Ultramega ok dans les bacs (oui, ça existe encore les bacs...).

■ Oli

BAK TRAK

Hidden trouble (Open Zik Records)



Après Voltage, un excellent premier EP électro-rock sorti il y a deux ans déjà, Bak Trak confronte son public à l'épreuve de son premier album. Onze titres - dont deux propositions plutôt réussies de remixage de morceaux de la précédente offrande par Kaïma (pour «High voltage») et Alaskam (pour «Panopticon») - se regroupant sous un seul et même nom : Hidden trouble. Le trio de La Roche-Sur-Yon, adepte d'amples sonorités écrasantes, continue sur sa voie de destruction de tympan à base de rythmiques implacables doublées de lignes de basses rondelettes et vrombissantes, le tout arpenté de signaux aux fréquences aiguës (voire ultra aiguës) envoyés en pâture par des machines pour donner le ton et l'humeur de chaque composition. Quand ce n'est pas les samples qui parsèment le disque.

Rien de bien nouveau pour celles et ceux qui connaissent un peu le trio, sauf qu'entre temps, il a su développer sa direction artistique en surpassant, à tort ou à raison, les genres et les ambiances, en laissant par exemple les copains de Deadlake prendre les micros sur la très nu-métal «Lies since 31» ou en invitant un certain Rodolphe Villaume à exprimer ses états d'âmes sur la tourmentée «Long black hair». On préfère toutefois les compositions instrumentales de

la formation, laissant davantage l'imaginaire visuel s'exprimer sur ces morceaux imprégnés par la mécanique, comme si Bak Trak jouait en direct sur partitions et au clic. En clair, les Yonnais nous ont fait du très très beau boulot, notamment sur des titres comme l'ambivalent «Faces», l'effrayant «Slave», le très Ez3kielien «Disorder», ou bien l'explosif «Just burn up».

Hidden trouble est un album très soigné (comme son artwork) et éloquent, dans lequel les idées organisées fusent et s'entrechoquent, ce qui lui confère une immédiateté beaucoup moins importante que Voltage. Dominé également par un travail plus complet et élaboré sur le côté électronique que son prédécesseur, ce premier album a clairement le mérite de permettre au groupe de se forger désormais sa propre identité.

■ Ted

PSYKUP

Ctrl+Alt+Fuck (Doowee Records)



«We're back», après les premières hachures guitaristiques sur fond de caisse claire matraquée, voilà les premiers mots de Psykup depuis presque 10 ans... (We love you all c'était déjà en 2008, le temps passe vite...). Milka avait laissé le groupe en stand-by après la tournée (en juin 2009) et si le hiatus discographique s'étend sur presque 10 ans, les Toulousains sont revenus sur scène en juin 2014 avec leur nouveau bassiste Julian (déjà connu pour son travail avec Manimal, Klone ou Dwait) ne nous abandonnant réellement qu'un lustre.

Alors que la scène française est assez dense et que les groupes sont de mieux en mieux armés pour se faire connaître, aucun n'a été capable de prendre la place laissée vacante par Psykup. Certains s'essayent bien au déglingo-core mais réussissent avec une telle maîtrise à enquiller des titres aussi tarés dans l'écriture (des textes comme de la musique), aussi violents dans l'exécution et dont on est incapable d'imaginer la suite à la première écoute, seul Psykup sait le faire. Retrouver ce son et ce style inimitable fait un bien fou, les années d'absence ont filé, on a l'impression qu'ils ont toujours été là un peu comme si le temps avait suspendu son vol tel un hippopotame plongeant dans

une piscine près de la Martine sirotant son cocktail. On savoure du coup les délices rapides, les chocs, les accélérations alors qu'on pensait le combo à fond, les mélodies pures, les notes claires perdues au milieu du maelstrom, les petites voix affrontant les rythmes ultra puissants. Le Psykup du renouveau semble ne plus vouloir perdre de temps et aller à l'essentiel, un seul titre dépasse timidement les 6 minutes, oublie les morceaux tentaculaires, prends tes riffs dans les dents, ramasse-les (tes dents) et reprends-en (des riffs). Derrière cette atmosphère d'ensemble qui fait rimer baston avec déconne (le Santa Claus croisé avec des SS qui ne supporte plus les humains, le nécessaire shampooinage de tous les abrutis de la planète, le soleil qui se couche alors qu'il est à peine levé...), les Autruchiens font étalage de toute leur intelligence dans la construction et la destruction, ont pesé chaque accord, ont minuté chaque tempo, ont réfléchi aux voix, aux chants, aux contre-chants.

Le temps qu'il a fallu pour assembler cette heure de folle musique doit être long, très long, certaines idées ont peut-être mis plusieurs années à mûrir et le résultat s'en ressent, Psykup ne pouvait pas manquer son retour, il est fracassant. Ctrl+Alt+Fuck est le meilleur redémarrage possible, merci d'être revenus, vous nous manquiez.

■ Oli

GLENN HUGHES

Resonate (Frontiers)



Glenn Hughes est un chanteur bassiste essentiellement connu pour avoir été membre de Deep Purple de 1973 à 1976. Longtemps, sa grande consommation de cocaïne a mis un frein à ses capacités à travailler avec d'autres. Malgré quelques déboires qui viennent le hanter, Hughes participe à de beaux projets dans les années 80 : Run for cover (Gary Moore) et Seven star (Black Sabbath). Après avoir pris un nouvel essor au début des années 90, il fonde en 2010 Black Country Communion avec Joe Bonamassa et Jason Bonham (fils du batteur de Led Zeppelin). Bonamassa quitte rapidement le navire et la formation devient California Breed. En solo, Glenn Hughes poursuit sa carrière et sort son quatorzième album en 2016 : Resonate.

Désireux de toujours bien s'entourer, Glenn Hughes invite le temps de «Heavy» et «Long time gone» le batteur Chad Smith (Red Hot Chili Peppers) qui a déjà travaillé sur cinq de ses albums. Autre surprise, le chant aigu d'un rock funky délivré par Glenn Hughes donne un véritable coup de jeune à sa musique. Pour un gars de 65 ans, c'est une belle performance qui se rapproche de l'énergie de Andrew Stockdale (Wolfmother). Côté instrumental, it's so heavy !!! La batterie de Pontus Engborg se fait marteler à grands coups de

baguettes tandis que Søren Andersen balance ses gros riffs de guitare. La tendance est donnée; nous avons affaire à du hard rock old school. Si «My town» est faite pour imprimer facilement sa mélodie, «Flow» est plus agitée. Le guitariste envoie largement la sauce et réalise de superbes breaks funks. Glenn Hughes, libéré, se lance dans de plus grandes performances vocales. «Let it shine» apporte dans les chœurs un aspect plus soul mais la section instrumentale ne s'adoucit pas pour autant. Déjà utilisé dans Deep Purple, le synthé se retrouve dans la musique de Glenn Hughes. «God of money» est d'ailleurs l'illustration parfaite de cet instrument qui vient nourrir la puissance du reste du groupe en lui donnant du relief. Que serait le hard rock sans une petite balade mélancolique ? Glenn Hughes se plie à l'exercice avec «When I fall» et fait un peu chuter la température. «Stumble and go» renverse une dernière fois la vapeur et «Long time gone» - après s'être permis un petit passage acoustique - termine l'histoire en beauté.

En résumé, ce papy du rock au CV long comme le bras tire partie de son expérience pour produire une musique qui ravira les amateurs de hard rock de tous les âges.

■ Julien

HEADCHARGER

AU MOMENT DE SORTIR LEUR SIXIÈME ALBUM, CE SONT LES DEUX PILIERS DE HEADCHARGER, SÉBASTIEN (CHANTEUR) ET ROMAIN (BASSISTE ET UN PEU CHANTEUR AUSSI), PRÉSENTS DEPUIS TOUJOURS (ET ÇA FAIT 20 ANS), QUI RÉPONDENT À NOS QUELQUES QUESTIONS (UN PEU BATEAU, DÉSOITÉ) SUR CET HEXAGRAM.



Un nouvel album, de la promo, des concerts, c'est pas trop dur la routine ?

Seb : Il y a bien pire comme «routine». Plus sérieusement, on a rarement été aussi pressé de défendre un album sur scène. On est vraiment fiers de cet album Hexagram, il est exactement à l'image de ce que nous sommes aujourd'hui. Je pense réellement que c'est l'opus le plus décomplexé de notre discographie.

Le nom de l'album comme son artwork sont assez différents de ce à quoi on était habitué (dessins de corbeaux, soleils couchants, bagnoles), d'où sont venues ces idées ?

Seb : On avait une vraie envie de changement pour cet album. On pensait déjà depuis un moment au fait d'utiliser une photo en cover mais nous n'avions jusqu'alors jamais franchi le cap. On voulait aussi un visuel à dominante de blanc tout en gardant cet esprit des grands espaces.

L'hexagramme est symbolique, vous ne craignez pas que certains se trompent dans l'interprétation ?

Seb: Pour se tromper, il faut qu'il y ait une vérité. Ici comme pour l'interprétation des textes, nous aimons laisser la libre interprétation à chacun. Dans tous les cas, ça symbolise très bien le thème de la dualité qui est décliné tout au long de cet album.

Guillaume Doussaud et Florian Giffard ont enregistré l'album, ils sont depuis longtemps en technique, c'est rassurant d'avoir quelqu'un qui vous connaît en studio ?

Seb : Guillaume et Flo ont participé tous les deux aux prises sons de cet album au Swan Sound Studio. Guillaume a enregistré trois albums avec nous et Flo s'occupe de notre son en live. Tous les deux connaissent donc parfaitement Headcharger. En ce qui concerne le mixage, on a travaillé pour la première fois avec Damien Bolo (C2C, Shake Shake Go...). Nous l'avons rencontré grâce à Flo et ne regrettons absolument pas ce choix. Je trouve qu'Hexagram sonne à la hauteur de nos espérances. Rom : C'est un vrai confort d'enregistrer avec Guillaume ! Il nous connaît par cœur, il se permet aussi de faire des remarques sur nos compos, et aussi de nous donner des



idées. C'est une nouvelle fois ce qu'il s'est passé ! Il apporte sa petite touche, et ça fait toujours mouche ! On l'écoute beaucoup. Et là, cerise sur le gâteau, Flo notre ingé son en live était aussi de la partie. Son expérience du live a beaucoup apporté au son que l'on avait choisi pour l'enregistrement. Il nous a bien drivé. Cette collaboration a été parfaite pour que l'on puisse réaliser notre meilleur album depuis un moment, que ce soit en terme de compos ou de son.

Faire vivre cet enregistrement à travers les réseaux sociaux, c'était histoire de tromper l'ennui ou partager un maximum avec vos fans ?

Seb : On voulait partager au maximum cette expérience avec tout le monde. C'est toujours intéressant de voir à quel point certains sont curieux et s'intéressent aux backlines, aux prises son, aux micros ...

Rom : C'est vrai que nos fans sont assez friands de ce que l'on peut utiliser comme tête d'ampli, effets, guitares, basse, batterie. C'est une manière de dévoiler la «touche» sonore d'Headcharger ! Et puis c'est aussi au goût du jour

que de poster un max. Alors, nous qui étions plutôt à la rue en terme de marketing moderne, on s'y est fait. C'est loin derrière nous l'époque du téléphone, du minitel et de la K7.

Suivre les réactions des fans sur tous les réseaux, c'est très chronophage, vous arrivez à vous limiter dans leur utilisation ?

Seb : C'est Rom qui s'occupe de tout cela. Généralement, il le fait sur la route ou sur ses temps de pause... C'est important pour nous d'échanger avec ceux qui continuent d'acheter nos albums, venir aux concerts. C'est notre manière de les remercier en quelque sorte.
Rom : C'est vrai que cela prend pas mal de temps. Mais c'est aussi très important de le trouver ce temps. Nos fans, eux, le prennent pour nous laisser des messages, venir aux concerts, on se doit de leur rendre la pareille, c'est un réel plaisir que de la faire.

Il y a désormais une identité Headcharger qui fait qu'on n'est pas surpris par Hexagram, en quoi cet album apporte de la nouveauté ?

Seb : Comme je te le disais, c'est pour moi l'album le plus décomplexé et assumé d'Headcharger. Il sonne plus large et plus dynamique que ses prédécesseurs. On savait exactement là où nous voulions aller pour Hexagram. Il y a des titres comme «Coming back to life» que nous n'aurions peut-être pas mis aussi en avant il y a 5 ans. Aujourd'hui, c'est aussi cela l'identité d'Headcharger.

Si vous deviez choisir entre vous priver de mélodies ou de puissance, qu'est-ce que vous sacrifiez ?

Seb : Impossible de choisir, ce qui est sûr c'est que les deux sont parfaitement compatibles et on essaie de le prouver encore une fois avec Hexagram.
Rom : Mélodies et puissance sont exactement les deux principes qui font la base de notre musique. On ne peut donc pas les séparer. Sans ça, Headcharger ne serait pas Headcharger ! C'est aussi simple que ça. On a toujours utilisé ce mélange, il est hors de question de faire autrement. On est des bonnes têtes de bois. Évolution oui, sacrifice non !

Vous avez choisi de mettre en avant le titre «Dirty like your memories» puis «Coming back to life», pourquoi ceux-là ?

Seb : Je pense que «Dirty like your memories» résume bien ce qu'est devenu Headcharger depuis Slow motion disease. Ça nous paraissait naturel de le mettre en avant. En ce qui concerne «Coming back to life», on tient beaucoup à ce titre. Me concernant, c'est certainement un des refrains que je préfère de cet album. On assume tous son côté Rock 90' qui est aussi un visage de notre musique.

Le clip de «Coming back to life» est assez mystérieux, on peut en savoir plus sur sa signification ?

Seb : On a pour habitude de laisser une libre interprétation de nos textes depuis des années. On se nourrit de nos expériences personnelles mais ne voulons jamais les retranscrire au premier degré. En ce qui concerne ce clip, nous souhaitions justement une histoire un peu mystérieuse. Chacun y voit ce qu'il veut en fait, même si le sens premier est très clair dans nos têtes. Nous ne voulons en rien influencer sur l'interprétation.



La réalisation a été confiée à Mathieu Ezan, c'était votre choix ou il s'est proposé ?

Seb : Ça fait quelques années qu'on se connaît avec Mathieu. C'était juste le bon moment pour travailler ensemble. Il a réalisé pas mal de clips pour Tagada Jones, Albatross... Nous ne partions pas dans l'inconnu.

Ce sont aussi les deux premiers de l'opus, ça veut dire que «Feed our illusions» n'est pas terrible ? Plus sérieusement, c'est prise de tête d'organiser la tracklist ?

Seb : Ça a été beaucoup plus rapide pour Hexagram que pour les autres. On savait exactement ce que l'on voulait et à l'exception d'un ou deux titres, la tracklist est venue assez naturellement en fait.
Rom : On l'a aussi pensé comme une setlist de concert. Je veux dire par là que l'on voulait aussi mettre du rythme à cet album, pour ne pas que l'auditeur s'ennuie au bout des 4/5 premiers titres. On a voulu varier les tempos, mettre du calme, et revenir sur du plus «gros rock». Mais comme le dit Seb, ça a été assez simple de l'organiser.

Et la setlist des concerts ? Vous avez désormais un paquet de morceaux qui sonnent un peu comme des «standards», vous allez devoir en virer quelques uns... Un concert sans «Do you think of me» est envisageable ?

Rom : Et bien tu vois, on vient de faire notre premier concert de la tournée (c'était le 25 mars), et comme on ne devait jouer que 50 minutes... on l'a retiré ! Dans les nouveaux titres, on a un morceau, «A long wait», qui a plus ou moins la même structure, alors dans un set court comme celui-là, on s'est dit que ce serait bien de mettre plutôt du nouveau. Mais, quand on jouera plus longtemps, c'est sûr qu'il reprendra sa place. On aime jouer des morceaux très heavy, très fat en concert. Encore une fois, histoire de varier les tempos.
Seb : C'est vrai qu'on commence à avoir pas mal de morceaux sous le coude pour construire une setlist. Pour

Hexagram, on a vraiment envie de le défendre sur scène. Il a donc fallu faire des choix. En ce qui concerne «Do you think of me» c'est un titre qu'on adore jouer donc autant que possible, il reste sur la setlist...

Il y a un an vous sortiez une vidéo avec une reprise acoustique de Black Sabbath, vous aviez aussi repris du Led Zeppelin, que ce soient les covers ou l'acoustique, c'est quelque chose qui pourrait aboutir à un plus gros projet ?

Seb : C'est impossible à dire. On vient juste de sortir Hexagram. Ce qui est sûr c'est que l'exercice des covers nous intéresse à condition de les réarranger de A à Z.

Vous avez changé de tourneur, vous avez des attentes particulières de cette collaboration avec Rage Tour ?

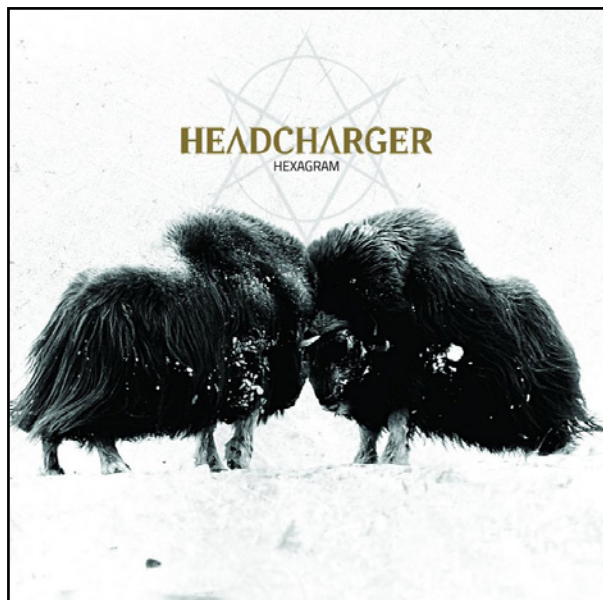
Seb : L'idée est de défendre cet Hexagram au maximum et dans les meilleures conditions possibles. Aujourd'hui, on s'applique à proposer un show qui soit le plus agréable pour tous, tant sur le plan visuel que sonore. On veut que l'ensemble des conditions soient réunies pour nous comme pour le public afin de passer un bon moment ensemble.
Rom : Rage Tour nous suit depuis longtemps maintenant. Nous n'avions jamais intégré leur écurie. Mais maintenant c'est chose faite. Ils étaient trop bookés pour nous prendre à l'époque, mais ils viennent de recruter une nouvelle personne, Eric, et ils ont pu prendre plus de liberté pour nous «travailler» le mieux possible. On est fier d'être chez eux maintenant. Ça tombe bien, car on a vraiment l'envie de promouvoir Hexagram au maximum de ses possibilités !

Merci Séb, merci Rom', merci les Headcharger, merci aussi à Maxime chez VeryCords. Photos : © DR

■ Oli

HEADCHARGER

Hexagram (Vercyords)



C'était quand le dernier mauvais album d'Headcharger ? Ah bah, ce n'est jamais arrivé et pourtant, cet Hexagram, c'est quand même leur sixième et rares sont les groupes à pouvoir sortir autant de disques et surtout autant d'un gros calibre. Sans quitter le giron du stoner rock qui allie puissance et mélodies, Headcharger est encore plus catchy.

Chaque titre est un exemple d'efficacité mais un des meilleurs est «Dirty like your memories» avec son riff rapide cassé par un chant ultra fédérateur qui prend le dessus pendant que les instruments se réorganisent pour faire gagner en puissance le titre devenu un tube. C'est donc ultra efficace, accrocheur mais absolument pas simpliste. Headcharger a décuplé les idées pour se rendre adorables et nous harponner, le parlé/chanté de «Coming back to life», le rock à l'ancienne assez cool de «A long wait», le travail des guitares en général et celui en particulier de «Name your price» ou «Necromicon», une intro fantastique de temps à autres («The one you want to be»), des parties basse/batterie/chant assez marquées comme cet énorme break au coeur du pesant «The metamorphosis» ou l'enchaînement break/pont «à l'américaine» du nerveux «This is my crime». Tout en gardant de la puissance («Gusty

move»), les Normands cherchent toujours la mélodie imparable et le gimmick de gratte qui reste en tête («Load the dice», «Feed our illusions»).

Les deux bisons qui se fracassent le crâne pour savoir qui est le dominant semblent n'être qu'un reflet dans un miroir, comme si son meilleur ennemi et son meilleur contradicteur ne pouvait être qu'intérieur, Headcharger laisse s'affronter ses envies opposées (force et délicatesse) sans décider qui en sortira vainqueur. Le combat peut donc continuer. Yeah.

■ Oli

BUSH

Black and white rainbows (Zuma Rock Records)



Milieu des années 90, Bush s'impose comme un des groupes «post-grunge» les plus efficaces, chanteur charismatique, voix identifiable, riffs tranchés, son de guitares qui parlent à tout une génération, Bush est critiqué mais aussi adoré. Après quatre albums et dix ans d'activités, le groupe se sépare en 2002. Son leader travaille un peu en solo puis revient avec d'autres musiciens en 2011 (The Sea of Memories), suit Man on the run en 2014 et ce Black and white rainbows au printemps 2017. Les temps ne sont plus vraiment au grunge, Gavin a vieilli, il est devenu coach pour la version anglaise de The Voice (avec Tom Jones !), son audience a changé, son public aussi, cet album est le reflet de ces évolutions...

De nouveau produits par le mastodonte du lourd mais radiophonique Bob Rock (Aerosmith, Bon Jovi, Metallica [il a même écrit la basse du lamentable St. Anger, The Offspring mais aussi Michael Bubl ]) puis masteris s par Stephen Marcussen (Les Claypool, The Decemberists, Leonard Cohen...), ces arcs-en ciel en noir et blanc sont servis dans une jolie pochette mais ne savent pas vraiment s'il faut suivre le cœur ou la raison... La raison, c'est pour le côté business du Gavin Rossdale public, monsieur belle voix qui tisse de doux

coussins pour la déposer et la mettre en valeur,  a dégouline d'arrangements, les guitares sont éteintes, les rythmes sont transparents, on se farcit des démonstrations comme «Mad love» ou «Lost in you» [co-écrit par Dave Stewart d'Eurythmics], les deux premiers singles imbuables, le troisième («The beat of your heart») est un peu moins mauvais mais à l'instar de «Ray of light», ce n'est pas franchement rock'n'roll. Le cœur, c'est pour la musique qu'il doit vraiment aimer, celle qui accroche, celle qui touche, celle qui vient des tripes. Et ce n'est pas forcément dans la distorsion et les césures qu'on peut la trouver, les deux titres, assez proches, que sont «The edge of love» et «People at war», bien que ultra calmes sonnent moins creux que ceux cités au-dessus. Personnellement, je préfère bien sûr quand on entend les grattes et que les petites idées bien exploiti es accaparent l'attention («Peace-s», «Toma mi corazon», «All the worlds within you»). Les autres morceaux nagent entre deux eaux, rendant l'album plus homogène mais ne le tirant pas forcément vers le haut.

Si tu veux critiquer Bush,  coute Sixteen stone ou Razorblade suitcase parce que critiquer le groupe en se basant uniquement sur cette dernière production, c'est un peu facile et réducteur. Ceci dit, quand on a apprécié leur musique il y a 20 ans, c'est difficile de s'y retrouver aujourd'hui.

■ Oli

MEMPHIS MAY FIRE

This light I hold (Rise Records)



Depuis que le groupe existe, en 2006, les changements de line-up sont la routine pour Memphis May Fire, or, depuis 2010, il y avait une certaine continuité... C'était trop beau pour durer puisqu'après avoir enregistré ce nouvel opus (le cinquième), le deuxième guitariste (Anthony Sepe) s'est fait la malle laissant Kellen McGregor seule aux commandes des six cordes (pour le moment ?), seul membre d'origine, il n'a pas le droit de quitter le navire même si Matty Mullins au chant depuis 2008 incarne désormais le combo aux côtés de Cory Elder (basse) et Jake Garland (batterie)... Les Texans ont de nouveau fait confiance à Cameron Mizell pour enregistrer le chant (il s'est déjà occupé d'eux mais aussi de Sleeping with Sirens par exemple) et ont laissé la prod' des instrus à Matt Good (guitariste de From First To Last, producteur depuis 2013 avec notamment du boulot pour Asking Alexandria). Toujours chez Rise Records (Attack Attack!, Bleeding Through, Poison the Well, Of Mice and Men...), ce *This light I hold* ne révolutionne rien mais fait le job.

Malgré un timbre un poil mielleux, Memphis May Fire est un des combos métalcore encore audibles grâce à une partie instrumentale bien métal, suffisamment froide et percutante pour contrebalancer les mélodies

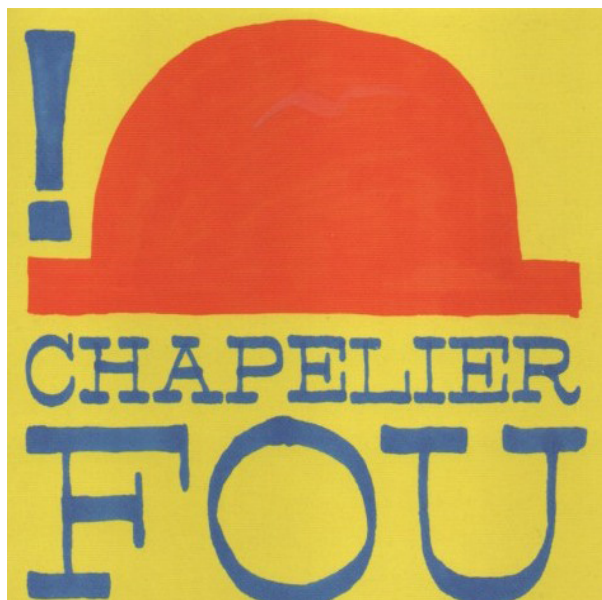
vocales et s'amalgamer aux parties gutturales très efficaces. La recette est bien connue mais quand l'exécution est impeccable, difficile de trouver à y redire, après tout, on sait à quoi s'attendre quand on enfourne une galette estampillée métalcore. Sur les treize que comptent l'album, quelques titres se font remarquer, tout d'abord l'éponyme «*This light I hold*» avec la présence de Jacoby Shaddix de Papa Roach qui apporte un peu de grave au chant sans donner plus de patate au morceau pour autant, même constat pour l'autre invité (Larry Soliman, chanteur de My American Heart, groupe qui a splitté en 2009), «*Not over yet*» n'y gagne pas grand chose non plus. Les meilleurs morceaux sont à piocher entre «*Out of it*», «*Wanting more*», «*Unashamed*» parce qu'ils osent les variations, intègrent un peu d'électronique et/ou jouent très bien le coup des breaks qui tuent. Memphis May Fire tente aussi un plan drague avec l'acoustique «*That's just life*», plutôt réussi. Ce qui n'est pas le cas de «*The antidote*» plombé par des choeurs immondes.

Dans l'ensemble *This light I hold* est une bonne rondelle de métalcore des familles, pas de trop mauvaise surprise, si ce n'est le départ d'un guitariste qui pourrait rebattre les cartes pour l'avenir...

■ Oli

CHAPELIER FOU

! (Ici d'ailleurs)



- Dis Chapelier Fou, t'as encore rien sorti en 2017...
- Bah, on n'est qu'en mars, hein... je prépare un nouvel album, laisse-moi travailler...
- Oui mais ce serait bien de sortir quelque chose tout de suite quand même... j'ai faim
- Euh, je te réchauffe des trucs du festin d'hier, ça te va ?

Certainement que cet album, une compilation de 3 EPs, a une autre histoire mais c'est un peu à ça que ça ressemble vu de l'extérieur parce que ce ! de 18 titres rassemblent tous les morceaux (dans un ordre retravaillé) des EPs parus entre 2009 et 2011 à savoir Darling, Darling, Darling..., Scandale et Alabama, des EPs vite devenus des raretés et qui contiennent pourtant des pépites, ils ont donc logiquement le droit à une réédition (comme 613) mais sous la forme d'un seul album. Pour ceux qui seraient passés à côté, c'est donc une énorme occasion de rattraper le retard, et c'est mon cas pour presque le tiers des titres, en tout cas ceux de Darling, Darling, Darling.... L'éponyme apporte ces quelques mots répétés qui se perdent à l'infini à l'instar de ces notes de violon pincées qui tombent comme des gouttes d'eau. «Horses» est une escapade lumineuse qui lance «Doodling hands» comme si les deux

titres avaient été écrits ensemble, «Superstitions» un amalgame de bidouillages scratchés pour démembrer les danseurs, l'électro «Le grand n'importe quoi» porte bien son nom, «Trèfle» joue sur les sentiments alors que «GmbH» et ses presque 20 minutes concluent cette collection avec une bande son de vieux jeu de console.

Pour les autres, je t'invite à (re)lire les articles parus sur le site pour (re)découvrir plus en détails ces compositions parmi lesquelles «Capitaine Fracasse» où le violon, avec ou sans archet, se mélange avec délice et douceur à d'autres instruments, «Animaux flexibles» où il s'efface derrière les bidouillages en tout genre, «Doodling hands» qui fait la course avec des notes bondissantes et un appareil photo, l'entraînant «Alabama» entre boîte à musique et carrousel, on se laisse emporter par la mélodie simple qui rappelle l'enfance. Sans oublier mes deux favoris... «Right place and time left» qui prend le temps de s'installer, avec répétition de bidouillages qui se crashent à l'arrière-plan pour mettre en relief un ensemble de notes très pures, espacées et là encore très douces, le piano produisant comme des bulles qui éclatent régulièrement dans un air saturé de petits sons parasites. Et obligatoirement «Scandale !» parce que si le magicien des sons et du violon est souvent très bon, il touche parfois au génie comme ici avec un rythme à faire soulever les foules (avec des redites à la Ravel pour son «Bolero» option ambiance asile de fou à la Ez3kiel sur «Break or die»), téléscopages de sons et de voix ne durent que 200 secondes mais doivent pouvoir s'étirer sur bien plus en live sans que personne ne se lasse.

On dit que certains plats sont meilleurs réchauffés, ce n'est pas cette compilation qui infirmera l'assertion...

■ Oli

RILENTÉ & THE ORIGINAL SOUND HOUND

Rilenté & The Original Sound Hound (Autoproduction)



Là, dans cette petite fenêtre, le groupe s'emprunt d'un son stoner faisant ressortir les meilleures compétences des musiciens. Dans ces moments, les Francs-Comtois donnent l'impression d'accéder à quelque chose de plus naturel, de plus tumultueux. Une suite sous ces hospices serait bien avisée.

■ Julien

Fondé en 2014, Rosh (Rilenté & The Original Sound Hound) prend sa source dans un collectif originaire de Franche-Comté. Avec la richesse d'avoir une dizaine de musiciens qui gravitent autour de lui, le groupe met rapidement en boîte plusieurs compos. Au fil du temps, une base dure se forme. Aujourd'hui, Rosh se compose de Rilenté (guitare/chant), Bertrand Miège (lead guitare), Louis-Géraud Miège (basse) et de Tarzan (batterie).

Deux années après sa création, Rosh sort un Ep 7 titres auto-produit. Dès les premières notes de «The end of the way», les mélodies épurées font surface dans l'intention du chanteur comme dans son jeu de guitare. Tout ça sonne bien juste, ronronne presque. Bertrand Miège en charge de me faire mentir pose un joli petit solo qui permet à l'auditeur de retendre l'oreille. Et c'est tant mieux ! La formation fournit en effet une belle énergie collective sur «Black sheep fiels» en vivant sa musique avec un tant soit peu plus d'âme. Rosh tient bon la barre et nous conduit à toucher sur «Satellite love» un rock plus nostalgique. Encore une fois le lead guitariste apporte son petit plus qui permet de relever la sauce. «On the idol's train» montre Rosh sous un jour plus sauvage.



BROTHER JAMES

À TRAVERS OLIVIER, C'EST TOUT BROTHER JAMES QUI RÉPOND À NOS QUELQUES QUESTIONS SUR LEUR NOUVEL ALBUM MAIS ÉGALEMENT SUR LEURS INFLUENCES ASSUMÉES, LEURS COMPOSITIONS, LEUR CLIP ET LEURS PROJETS.

L'influence de Sonic Youth est revendiquée, c'est pas un peu piégeux de présenter clairement les groupes qu'on aime ?

Nous trouvons qu'il n'y a aucune honte à s'inspirer de tel ou tel groupe. Nous assumons notre référence à 100%... et c'est même amusant de le revendiquer. L'essentiel étant de faire la musique qui nous fait vibrer.

Choisir le nom Brother James, c'est là encore assez risqué non, vous n'aviez pas peur d'être enfermé par la référence ?

En général, les artistes cherchent leur propre identité, et

espèrent être différents des autres. Nous n'avons pas cette préoccupation, ces choses-là viennent naturellement ou pas. Si un jour notre musique ne ressemble plus à notre référence, le nom du groupe demeurera. Il faut plus voir ça comme une célébration que comme une influence, même si le résultat est le même !

Ce n'est pas la seule influence des années 90', qu'est-ce qui fait que cette décennie est si particulière d'après vous ?

C'est la décennie qui nous a fait rentrer dans le monde de

la musique en tant qu'auditeur et en tant qu'acteur. C'est la décennie où nous achetions un disque ou deux par mois. C'est la décennie où nous enregistrons les clips rock de M6 qui passaient tard la nuit. C'est notre décennie du rock !

À quel moment arrive le chant dans les compositions ? En d'autres termes, est-ce que vous prévoyiez que le titre sera instrumental, ou en majeure partie instrumental, dès le début de l'écriture ?

Nous considérons le chant comme un instrument à part entière et non comme un vecteur de message. À ce titre, il fait parti de la composition dès le début de l'écriture, après c'est l'inspiration du groupe qui fait le reste. Il n'y a pas de règles précises, donc pas de barrières.

Les titres sont figés avant d'entrer en studio ou ils évoluent encore durant l'enregistrement ?

Pour cet album, les titres étaient figés avant car le timing d'enregistrement était serré. Toutefois nous nous sommes tout de même autorisés quelques petites récréations musicales.

En live, vous vous laissez des espaces d'improvisation ?

En live, nous nous autorisons pas d'improvisation pour l'instant, mais nous réfléchissons justement sur un concept live plus improvisé, ce qui nous permettrait d'étirer certaines ambiances. Nous voyons ça un peu comme une fresque musicale.

Quel est le sujet principal des textes en général et de «Centaurus» en particulier ?

Pour cet album, 4 titres traitent de la pornographie sous 4 angles différents. La crasse humaine et urbaine sur «Foggia». Concernant «Centaurus», c'est la perte d'un proche qui a inspiré ce mini texte où Jackie Chan est cité dans le refrain. De voir quelqu'un s'éteindre à petit feu devant ces yeux, et surtout devant notre impuissance, nous avons parfois envie de voir débarquer un super héros foutre un coup pied magique dans cette saloperie de cancer. Les textes restent tout de même très imagés et naïfs et chacun peut y faire son interprétation.

«NTRLD» est le nom d'un groupe mais aussi d'un titre, quelle signification a-t-il ?

Ce titre est un interlude et «NTRLD» c'est le mot interlude sans les voyelles ! C'est aussi notre petite récréation musicale de l'enregistrement.

Les titres ont été enregistrés fin 2015, l'album sort début 2017, il s'est passé quoi en 2016 ?

En 2016, nous avons passé beaucoup de temps à mixer et

masteriser le disque. Nous en avons également passé sur le clip. Et aussi beaucoup sur le financement du disque via la recherche de partenaires, les devis, le crowdfunding...

Passer par le crowdfunding pour sortir un album, c'est indispensable ? L'apport des micro labels est trop faible ?

Effectivement, l'apport des micro labels était trop faible pour financer le pressage du vinyle, c'est pourquoi nous avons eu recours au crowdfunding. Nous en profitons pour remercier à nouveau chaleureusement tous nos bienfaiteurs. Ce fut un très bon moyen de prévendre le disque.

Vous sortez le nouvel album au format digital, en CD et en vinyle, vous pourriez faire l'impasse sur l'un des trois supports ?

On pourrait éventuellement se passer du support vinyle de par son coût en terme d'investissement, cependant celui-ci reste à nos yeux le plus noble et le plus valorisant, malgré la facilité de diffusion des deux autres supports.

«Sasha supercoppa» a fait l'objet d'un clip assez étrange, d'où viennent les idées du masque, du mannequin, ... ?

«Sasha supercoppa» fait partie des 4 titres qui traitent de la pornographie. C'est le statut de femme objet qui est critiqué ici. Car aujourd'hui la pornographie prend une grande place sur Internet et inspire beaucoup de publicitaires et faiseurs de clip. On la voit quasiment partout sous forme déguisée et l'image de la femme y est trop souvent bafouée. Nous avons l'impression qu'elle se résume à une paire de fesses et deux nichons. Dans le clip, nous reprenons ce thème où dans la première partie instrumentale nous voyons une femme, mais dès lors que le chant commence et décrit une scène de cul, la femme se transforme en mannequin plastique, elle devient une femme objet et le chanteur revêt l'habit du diable d'où l'idée d'un masque en aluminium et la lumière rouge.

Ce printemps, cet été, vous faites quoi ?

Nous allons présenter notre album à travers quelques concerts locaux. Nous prévoyons également une mini tournée du côté italien.

Merci Olivier, merci Brother James.

■ Oli

BROTHER JAMES

Beyond the pines (Pornovista Production)



Avec son album éponyme paru voilà un peu plus de deux ans, Brother James avait laissé une bonne impression même si les Varois avaient une marge de progression notamment dans le soin accordé à leur son, travail ô combien délicat quand on fait de la post-noise garage à coeur ouvert. Ils avaient fait les prises chez eux avant de confier mix et mastering à Olivier Cancellieri (bassiste chez Appletop mais qui enregistre aussi les copains comme Grand Detour), cette fois-ci, c'est Olivier qui a capté les titres en studio, titres ensuite masterisés par François Fanelli, spécialiste marseillais de cette opération délicate. Pour le son, on a donc une bien meilleure qualité d'ensemble, que les guitares cherchent les aigus, que la basse nous tape sourdement sur le système ou que le chant s'égosille, le tout reste propre, net et percutant.

Brother James adore les années 90 et pioche dans cette décennie son inspiration musicale. Fier de cette filiation avec le passé, le groupe peut également être fier de son sens de la mélodie (avec comme modèle Sonic Youth), il est également capable de pousser la voix dans un registre plus screamo qui rappelle les élans de Kurt Cobain (et du même coup ceux de Joe Mascis de Dinosaur Jr), tout cela avec une élégance toute par-

ticulière, une élégance un peu sale, celle d'un Shellac quand les sons sont brouillés par les effets, celle d'un Tortoise quand l'atmosphère se dégage des parties chantées. Les groupes qui fleurent bon les nineties que l'on peut raccrocher sont nombreux, chacun fera en fonction de ses souvenirs mais chacun y trouvera son compte.

À toutes ces bonnes choses, tu peux ajouter des textes loin d'être creux (jette un œil à l'interview), des compositions qui créent une véritable excitation («Centaurus», «Sasha Supercoppa»...) et un morceau éponyme («Beyond the pines») qui balance de la classe dans tes enceintes de par sa montée en puissance (scolaire mais efficace) et les écorchures dont on se recouvre une fois au sommet avant de redescendre en suivant la route de larsens tout en contrôle.

■ Oli

MARGARET CATCHER

Singularity (Atypeek Music / Tandori Records / Pied de Biche)



Après trois EPs gorgés d'idées complètement dégingo délivrés ces dernières années, il était temps pour nos deux zigotos lillois préférés de nous faire subir un traumatisme musical supplémentaire, mais en long format cette fois-ci (à peine plus d'une demi-heure) puisque Margaret Catcher nous a fait l'honneur d'offrir dès les premières semaines de 2017 un premier album intitulé Singularity. Ce titre s'impose comme une évidence si tu as déjà eu le bonheur (ou le malheur, c'est selon) de tendre l'oreille sur le «rock augmenté» de Pierre Level (batter) et Xavier Leloux (bassiste et chanteur). Un rock dans lequel instruments, synthés, pédales, pads, effets, machines électroniques font bon ménage, car pour pouvoir servir cette bouillabaisse de styles mêlant electronica, math-rock, ambiances de musiques de film 80's ou disco, pour ne citer qu'eux, il faut bien à un moment donné sortir l'outillage nécessaire.

Dès le début du disque, avec «Not too bad», on retrouve déjà cette propension retro-futuriste et l'envie de plonger l'auditeur dans la confusion. Singularity a l'avantage, par le temps qu'il lui est donné, de montrer l'ensemble des capacités étonnante de ses géniteurs à évoluer dans son milieu hybride et de montrer aussi sa véritable identité. Car on se rend compte après

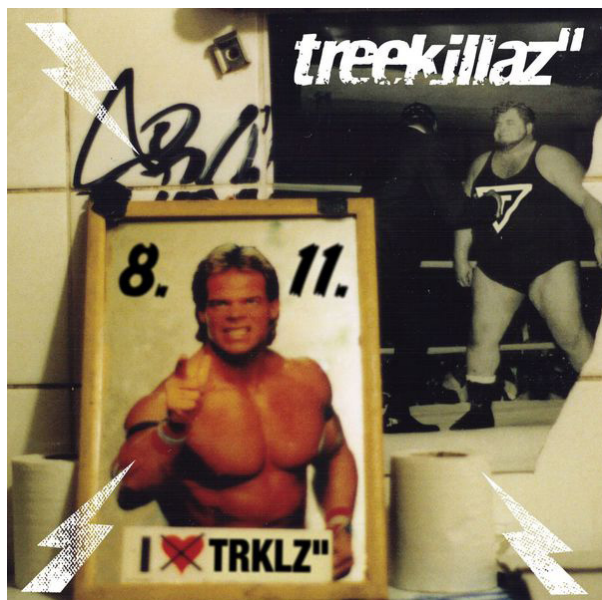
plusieurs écoutes que Margaret Catcher «catche» beaucoup plus facilement qu'avant et semble presque moins jusqu'au-boutiste que des formations dont il semble s'inspirer comme Battles, Squarepusher, Prefuse 73 ou Deerhoof. Tout ceci étant subjectif, me direz-vous, mais quand un titre comme l'excellent «New transe» (dont certaines sonorités font penser à AIR) surgit, on se demande si finalement ce n'est pas lui, l'OVNI de cet opus. Car les Lillois savent aussi composer des morceaux pas trop alambiqués, que cela soit dit.

Singularity démontre aussi et surtout le talent du duo à naviguer dans ses propres eaux, à se rendre hors norme en proposant, par exemple, une décontraction musculaire auditive sur la récréative «Zouki zouki», disco-mambo indescriptible qui s'insère entre deux interludes electro-ambient, ou en soumettant une version acoustique très originale de «TER», titre que l'on retrouve sur l'EP du même nom sorti il y a un an et demi. Et Margaret Catcher c'est aussi, et ne l'oublions pas, du rock foutraque et puissant guidé par une basse au pouvoir destructeur («Emergency», «Singularity») qui sait admirablement s'adapter aux moindres interstices sonores apparaissant dans ce maelstrom d'envies artistiques des Lillois. Si vous voulez découvrir Margaret Catcher, commencez donc par vous jeter sur cet LP à la fois mystérieux et orgasmique.

■ Ted

TREEKILLAZ

8.11. (N-Gage Production)



Treekillaz ? J'avoue, je ne connaissais pas avant d'écouter ce nouvel album... Et pourtant le groupe écume les scènes depuis 1998 et leur fondation à Bienne (en Suisse, entre Berne et Montbéliard). Depuis, le quatuor a changé plusieurs fois de batteur, sorti 7 albums et enquillé quelque chose comme 600 concerts dont une tournée européenne avec Clawfinger. Comme son nom l'indique (8.11.), ce huitième album présente 11 titres concoctés par Bucher (chant), Jessi (guitare), Resus (basse), Tom (batterie) et un invité venu distiller ses conseils sur 4 morceaux : Will Mecum ! Le guitariste de Karma To Burn est très proche du groupe puisqu'il est déjà venu enregistrer chez eux (au Faba Studio) et que Jessi est le manager de KTB.

Enregistré «à la maison» par eux-mêmes (Jessi et Tom), les Treekillaz ont pris le soin de soigner le son et les moindres détails de ce nouvel opus. Ça commence avec une grosse basse et une rythmique d'enfer avec un riffing assez bourrin et un chant agressif, on est assez loin de l'étiquette «grunge» portée par le combo qui joue plutôt quelque part entre le power rock stoner et le métal alternatif. Ce qui est certain, c'est que ça envoie et que «U-R» accroche tout de suite mes oreilles, le côté un peu simpliste du début du titre est

contrebalancé avec un bel insert de voix en mode sampling. Le reste est à l'avenant, correspondant assez bien aux deux images de l'artwork entre masse musculaire et masse tout court. Si frappes sèches et gros son nous accompagnent tout le long des onze plages, les ambiances sonores sont assez variées grâce à un chant qui sait aller chercher des harmonies («Take it slow», «Erna»), des attaques bien senties («Enabler», «Strong») ou essayer des choses un peu différentes («On the run» et ses 8 minutes aventureuses et captivantes).

Il n'est jamais trop tard pour découvrir un groupe sympathique et Treekillaz s'ajoute dans un coin de ma mémoire à la liste des artistes qu'il faudra suivre dans le futur et pourquoi pas, au hasard des rencontres dans les bacs, piocher dans le passé histoire de savoir d'où ils viennent.

■ Oli

LODZ

Time doesn't heal anything (Klonosphère)



«Artwork classe», «émo-post-HxC», «lumineux»... Trois ans après la parution de l'article à propos de *Something in us died*, les mêmes expressions ou mots peuvent être repris pour *Time doesn't heal anything* parce que Lodz n'a pas bouleversé son univers. Acclamé pour leur premier opus, les Lyonnais récidivent avec une nouvelle collection de titres puissants et poignants servis dans un digipak sans aucune faute de goût.

Côté son, rien à dire si ce n'est que c'est là encore d'une grande qualité, celui qui règne sur les productions lyonnaises (*Stereotypical Working Class*, *Young Cardinals*, *Vesperine*...) continue de travailler avec eux et pour parachever le travail de Fabrice Boy, c'est Nick Zampello qui a fait le mastering (parmi ses références, certaines ont du taper dans l'oeil de Lodz comme *AmenRa*, *Carne*, *Isis*, *Knut*, *Pelican*, *The Ocean*, *Torche*...). Si on met de côté les moments de fragilité avec le chant clair qui surgissent parfois (sur «*Negligence*» mais pas sur «*Shattered dreams*»), le combo fait une nouvelle fois preuve d'une grande maîtrise. Les titres sont réfléchis, construits riffs après riffs, les parties gueulées ne le sont jamais gratuitement, les accords les plus graves et saturés servent le propos alors que les par-

ties claires illuminent l'ensemble de façon rayonnante. Le contraste entre ces éclairages brillants et l'obscurité qui tombe parfois force nos yeux et nos oreilles à faire le point pour mieux profiter des variations de tons et de tempos. Pour comprendre cette ambivalence, plonge-toi dans «*The sound of deceit*», la douceur de la musique prend toute sa consistance quand le chant s'énerve et l'apocalypse sonore dans laquelle on est propulsé à la fin ne peut prendre du sens que parce qu'elle est précédée de moments d'une grande quiétude.

Time doesn't heal anything est un nouveau gage de la qualité des groupes lyonnais qui sont quelques uns à jouer sur les sentiments opposés et à s'amuser à confronter les ambiances. La facilité avec laquelle le groupe passe d'un état à l'autre (de la zénitude à la rage ou inversement) force le respect et suscite l'admiration parce qu'être embarqué de la sorte dans leur monde ne semble pas aussi facile sur le papier.

■ Oli



EVENLINE

AVEC SON NOUVEL ALBUM, EVENLINE MONTRE SA CAPACITÉ À SE FORGER SON IDENTITÉ, S'ÉLOIGNANT DE SES MODÈLES EN NE CHOISSANT PAS SPÉCIALEMENT LA FACILITÉ. RETOUR SUR CETTE SORTIE ET CETTE ÉVOLUTION AVEC SON CHANTEUR ET, DU MÊME COUP PORTE-PAROLE, ARNAUD.

Vous pouvez jouer avec des groupes plus rock et d'autres plus métal, avec quelle scène avez-vous le plus d'affinités ?

On n'a pas spécialement de préférence à vrai dire. Tout ce qu'on aime, c'est la scène ! D'un point de vue «logique», il est préférable de jouer avec des groupes «métal», mais on a un style de musique «Rock U.S / Métal alternatif» qui est un style de rock «caméléon» si je puis dire, un peu «passe partout». On peut jouer des balades comme des morceaux bien «heavy». On peut jouer avec des groupes «rock» et des groupes «métal». Maintenant, s'il faut choisir, oui je pense vu la tournure du style du nouvel album, il vaut mieux jouer avec des groupe «métal».

In tenebris est aussi le titre d'un bouquin de Maxime

Chattam, vous le saviez avant de presser l'album ?

Oui, on le savait et ça nous a même aidé à choisir le titre de l'album [rires]. C'est un clin d'œil très assumé à cet auteur que Tom et moi adorons. Pour tout dire, je lisais «La trilogie du mal» pendant l'écriture de l'album.

Pourquoi avoir choisi ce titre en latin ?

C'était ou un titre en français ou un titre en latin. On est parti sur In tenebris car la signification collait parfaitement aux textes de l'album.

Avec cet album, vous avez durci le propos depuis vos débuts, pourquoi cette évolution ?

Tout simplement parce qu'on le ressentait comme cela. On n'avait pas envie de jouer des balades au moment de l'écriture de l'album. Personnellement, j'avais

une hargne et une haine en moi qui devait sortir. Donc durcir le jeu était une évidence logique.

Le fait qu'on vous compare souvent à Creed ou Alter Bridge a joué dans cette évolution ?

On nous compare forcément à ces groupes et ça ne nous dérange pas du tout si ce n'est qu'aujourd'hui, on ne pense pas leur ressembler. Autant notre premier EP faisait très Creed ou Alter Bridge. Autant notre premier album, faisait encore un peu Alter Bridge. Mais là, In tenebris ne ressemble à aucun de ces deux groupes sauf peut être sur ma voix en chant clair qui est souvent comparée à celle de Scott Stapp de Creed. Mais musicalement, on n'y est plus du tout.

L'enregistrement de versions unplugged, c'était juste comme ça ou vous pensez le refaire ?

Personnellement, j'adore l'acoustique, la musique folk. Donc le proposer sur des titres de notre premier album était presque une suite «logique» vu la nature des compositions. Cela s'y prêtait beaucoup. Certains titres ont même été composés à la base guitare / voix. Là, sur cet album, on le ressent beaucoup moins voire pas du tout... Donc on y voit pas vraiment l'intérêt ou l'envie est moindre.

Un groupe comme Klone trouve beaucoup plus facilement de dates en jouant en formation acoustique, vous pourriez faire une tournée unplugged ?

Oui, d'un point de vue logistique, c'est plus facile aussi ! Faire une tournée unplugged, oui ! Mais cela demande beaucoup de travail de réadapter tous les titres. Donc ce n'est pas notre priorité pour être honnête. Mais pourquoi pas si la tournée est intéressante. Cela demandera réflexion.

Les dates de concerts sont difficiles à trouver, ça va bouger ?

On l'espère ! Là, à vrai dire, on pense déjà à l'après In tenebris. À «comment les choses vont évoluer ? Comment on peut les faire évoluer ?». On étudie toute proposition de dates de concerts bien sûr. On refuse les dates «non qualitatives» ou les endroits où on a déjà joué pour se concentrer sur le projet «évolutif» de la chose. On veut évoluer. Pas régresser...

Reprendre Jamiroquai sur scène, c'est une chose, l'enregistrer pour le mettre sur l'album, c'en est une autre, il y a eu débat au sein du groupe ?

Pas vraiment... On voulait vraiment l'enregistrer pour faire plaisir à nos fans qui étaient demandeurs depuis

bien longtemps avec cette chanson. C'était presque évident de l'inclure à l'album. Et musicalement, elle s'y prête plutôt bien. Elle est très cohérente avec le reste des chansons de l'album.

Jamiroquai, c'est pas vraiment votre univers musical, qui a proposé cette cover de «Deeper underground» ?

On écoute de tout, détrompe-toi... J'écoute du Jamiroquai, Tom aussi et Fab aime bien également. J'ai proposé cette cover à nos débuts car j'ai tout de suite entendu le potentiel «métal» ou «rock» du titre. C'était évident que ça allait sonner. Les riffs sont lourds et groovy. Ils peuvent même se chanter ce qui prouve qu'ils sont efficaces. On s'est permis de composer un pont et une fin, histoire de se l'approprier un peu plus, mais sinon on a beaucoup respecté la chanson originale.

Votre style est fait pour les États-Unis, c'est un rêve qui peut devenir réalité ?

C'est un rêve ! Qui s'éloigne de plus en plus que le temps passe mais c'est un rêve...

L'album y est sorti début janvier, vous avez des retours ?

Pour le moment non, pas vraiment...

Vous sortez un nouveau clip fin mars, vous pouvez nous en dire plus ?

Oui, ce sera le clip de la chanson «Silene capensis» qui traite de l'insomnie, des rêves et des cauchemars. Il a été réalisé par Julien Patoue qui s'est déjà occupé de nos deux premiers clips pour cet album. On espère que les retours seront positifs.

Travailler avec Dooweet, c'était une évidence ou vous avez démarché ailleurs ?

Ils nous suivent et nous soutiennent depuis le premier album, ils voulaient faire de même pour ce nouvel opus, alors nous n'avons pas eu besoin de chercher ailleurs.

Si je pouvais exaucer un seul vœu pour Evenline, ce serait lequel ?

Je choisirais le vœu de pouvoir réaliser tous nos vœux [rires]

Merci Arnaud, merci Evenline, merci Sarah chez Dooweet

Photo : © Avril Dunoyer Photographies

■ Oli

AFI

AFI (Concord Music Group / Caroline International)



Malgré une énorme carrière débutée en 1991 en Californie, AFI a dû attendre son dixième opus pour être chroniqué dans nos pages, soit parce qu'on n'a pas reçu leurs précédentes productions, soit parce qu'elles n'étaient pas à notre goût... Celles des débuts le sont pourtant, Davey Havok (chanteur) et Adam Carson (battereur) montent le groupe avec deux autres amis (Mark Stopholese [guitariste jusque 1998] et Vic Chalker vite remplacé par Geoff Kresge [bassiste jusque 1997, aujourd'hui dans Tiger Army]), la légende veut qu'aucun d'entre eux ne joue d'un instrument lors de la décision de créer le groupe... D'abord très orienté punk (The Misfits et Rancid sont leurs premières influences marquées, Tim Armstrong produit même leur 1er album), le combo amène de plus en plus de cold wave (Joy Division, The Cure...) dans ses ambiances, une évolution notable à partir de 1999 et *Black sails in the sunset*, opus qui marque les arrivées de Jade Puget (guitare, clavier) et Hunter Burgan (bassiste) et la consolidation d'un line-up qui n'a plus bougé depuis. AFI qui a quasi officialisé la traduction de l'acronyme par *A fire inside* avec un EP (en 1998) est alors un des petits protégés de Dexter Holland (The Offspring) et de son label Nitro Records, en 2000, leur opus *The art of drowning* leur donne une envergure internationale, le titre «The

days of the phoenix» se plaçant dans de nombreuses rotations radio/vidéo. La suite est nettement moins à notre goût avec la sortie en 2003 de *Sing the sorrow* et ses tubes mielleux («Girl's not grey» ou «Silver and cold»), ils deviennent un groupe de rock très radio-phoniquement correct et fréquentable, le grand public apprécie, la major chez qui ils ont signé aussi. AFI suit ensuite l'ère du temps, *Decemberunderground* (2006) correspondant tout à fait à l'époque de la domination des choix dictés par les emokids tant dans la musique que dans le look. La vague est passée, AFI a vieilli et ce n'est pas forcément assagi puisqu'on les retrouve mal rasés et démaquillés pour un album sanguin et éponyme produit par Jade Puget et Matt Hyde (Deftones, Hatebreed, Slayer... mais pas Mass Hysteria).

Avec 14 titres au compteur, on peut parler d'un gros album en terme de quantité et vu qu'il n'y a, au final, pas grand chose à jeter, un gros album également en terme de qualité. Pour évacuer de suite ce qui fâche, quelques titres étaient dispensables, notamment ceux qui donnent trop dans le mellow («Snow cats», «Feed from the floor») et éventuellement ceux qui sonnent trop comme des hits de stade («Pink eyes»). Pourtant quand AFI ralentit les cadences, les titres peuvent fonctionner comme le poignant «Aurelia» ou le mélancolique et dépouillé «The wind that carries me away». Avec ce dixième LP, les Californiens retrouvent le goût des guitares tranchantes. Alors, certes, on n'est plus en mode punk hardcore brut mais le mélange des distorsions et des mélodies amène quelques pépites émo-punks comme «Still a stranger», «Hidden knives» ou «White offerings», ils forment la colonne vertébrale de l'album, lui donne une âme, une couleur et du goût. Pourquoi pas celui du sang... celui qui dégouline avec soin sur la pochette.

■ Oli

TRANK

Midlife noisis (Autoproduction)



Trank est un nom qui sonne bien, Trank signifie «boisson» en allemand, Trank est donc tout à fait logiquement aussi le nom d'un groupe de rock. Formé en 2015 dans la banlieue de Genève (mais côté Haute-Savoie), le quatuor a enregistré un premier EP au Studio des Forces Motrices avec Yvan Barone qui s'est payé le luxe d'avoir David Weber (Sexypop, Wunjo, WorMachine, Lofofora...) comme assistant. Depuis ces sessions, Max, bassiste à l'origine du combo a cédé sa place à David (ex-Mother Of Pearl) qui rejoint donc Michel (chant, sample), Julien (guitare) et Johann (batterie). Cette première autoproduction s'intitule Midlife noisis, elle apparaît durant l'été 2016 sous la forme d'un joli digi-pak à l'artwork soigné.

Trank attaque sa première sortie avec un titre instrumental de haute facture, «Refugee», c'est pas forcément sympa pour Michel (encore qu'il est responsable du sampling) mais c'est mon préféré, les sons clairs font penser à du Agora Fidelio, c'est très épuré, très construit, avec une mise en place très subtile des instruments et de la boucle «thousand of desperates», c'est vraiment la grande classe, les gars, n'hésitez pas à composer plus de morceaux dans ce goût-là, ça envoie peut-être moins le bois en live mais ça procure

un beau lot de frissons tout de même ! Le reste, et donc l'essentiel, c'est du rock bien puissant avec un certain sens du riff qui pulse («Take the money & run») et une sage utilisation des rythmes («Accidents»). La voix alterne entre ton rauque et passages plus doux, elle montre quelques limites quand elle s'élève trop («Ever so bright») même si elle est capable de varier les ambiances («Illustrated girl» qui bénéficie par ailleurs d'une jolie ligne de basse).

Bien joué, riche, jamais lassant malgré parfois un petit relent de «vieux hard rock», ce premier EP de Trank est une belle promesse, vu combien le groupe s'attache aux détails et aime le travail bien léché, la suite ne devrait être que meilleure.

■ Oli

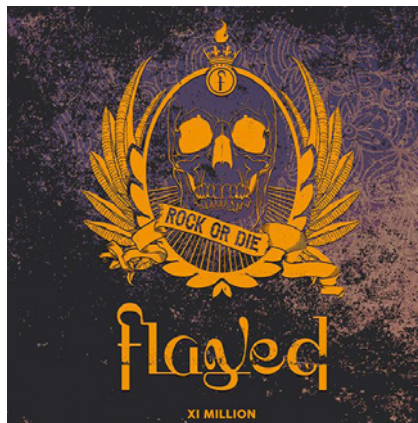


CODE ORANGE

Forever
[RoadRunner Records]

Code Orange offre un profil assez atypique sur la scène métal, clairement HxC à leurs débuts (ils avaient encore un Kids en plus dans leur nom), les natifs de Pittsburgh brouillent de plus en plus les pistes et leurs sons. Ce troisième opus intitulé Forever peut être qualifié de post punk hardcore tant il est sombre, peu linéaire et envoûtant. Armés d'un son méga lourd et granuleux (encore signé Kurt Ballou, guitariste de Converge mais aussi producteur pour The Dillinger Escape Plan, Russian Circles, Torche...), les titres sont assez expéditifs mais ne rechignent pas à poser des ambiances aux tempos plus lents quitte à exploser tous les codes du genre et à amener le chaos le plus total dans des compositions qui auraient pu «simplement» être métalliques et sombres («Kill the creator»). La certaine douceur apporté par le chant de Reba Meyers («Bleeding in the blur», «Dream2») donnent encore plus de contrastes et de variétés à l'ensemble. Impossible de sortir indemne de ce Forever qui passe à la moulinette notre esprit et qui promet bien pire pour notre corps lors des concerts. Code Orange frappe donc fort et dans tous les sens, tu es prévenu, ça va saigner.

■ Oli



FLAYED

XI million
[Kaotoxin Records]

Une année s'est gentiment écoulée depuis la sortie de Monster man. Flayed revient avec la même énergie débordante pour nous présenter son nouvel EP : XI million. «Rock or die» semble être la devise d'un groupe qui se livre dans sa musique comme dans une véritable passion. Comme toujours, les Viennois nous offrent une belle reprise de classic rock. Pour cette fois, c'est Creedence Clearwater Revival qui se fait emprunter son très connu «Fortunate son» initialement enregistré en 1969. Warning sur le bandcamp qui inverse le titre avec «Trend is over». De son côté, «Shoot the trail» nous baigne dans un univers plus hard rock qui colle à la peau de Flayed. Le titre en lui même semble être une référence à «Shoot the thrill» extrait du fameux Back in black d'AC/DC. En cinq titres, le groupe mène une opération directe. Du rock à l'état pur sans la moindre concession qui fait dire que la petite devise était bien choisie. XI million est passé comme une lettre à la poste. Flayed, c'est toujours un bon délire !

■ Julien



LÉGUMAN

A tribute to Jacqueline Picon
[Autoproduction]

Ma fille de 5 ans a adoré la pochette du disque, pensant que pour une fois, le disque déposé par le facteur était pour elle et pas pour moi. Elle n'a pas connu Téléchat, ne sait pas encore lire mais Léguman, c'est aussi un nom qui lui plaît. Mais l'histoire s'arrête là parce que le rock métal instrumental à tendance matheuse, c'est pas encore son kiff. Par contre, c'est celui de ce combo picard...non... euh Hautain, ah non Autiste, non plus, Alto-Français ? En fait, on ne sait pas vu que si on a un nom pourri pour notre région, on n'a pas encore de gentilé... Mystère donc pour le moment, mystère également pour ce qui est de savoir Jacqueline Picon à qui le combo rend hommage, mystère encore pour l'identité de ce super héros qui promène son sanglier au pas de course... Ce qui est sûr, c'est que les cinq titres sont sacrément bien construits et qu'ils n'ont pas besoin de textes pour nous raconter une histoire, il y a du rythme, des rebondissements, de l'anxiété, de la nervosité, des sautes d'humeur, parfois de la douceur, le tout emballé avec un joli grain de folie comme de saturation qui les fait ressembler davantage à un Chevreuil qu'à un Pneu. On a hâte de découvrir la suite des aventures de ce nouveau super héros.

■ Oli



GRIT

The tale of Gary Goodmann
(Greasy records)

Premier chapitre d'une série de trois, The tale of Gary Goodmann est le premier EP studio de Grit qui avait déjà sorti un «live» pour partager son énergie (et trouver des plans pour jouer). Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le quatuor parisien frappe fort avec trois titres percutants à la production léchée et à l'efficacité redoutable. Power pop option clash dans ta face pour certains passages, rock endiablé aux distorsions aux petits oignons pour d'autres, en une dizaine de minutes, Grit réussit à nous convaincre qu'on tient un potentiel «gros truc» et pas un énième combo parisien qui ne buzzera que dans son petit milieu fermé. Prends quelques secondes et écoute «Time out», ça ira plus vite que ces quelques mots, d'ailleurs une des seules critiques que je puisse faire, c'est que ça va trop vite ! A peine trois minutes pour un titre de ce calibre, c'est rageant, j'en aurais bien pris une de plus ! Aussi frais que les premières sorties de Ash, aussi irrésistible que Baby Chaos, Grit est terriblement excitant, reste le plus difficile pour eux, confirmer cette impression avec les deux autres chapitres et les concerts...

■ Oli



BETWEEN THE ZONES

Troubles
(Délivrances)

L'EP Almost en 2009 avait fait bonne impression, le collectif Between The Zones a eu le temps depuis de sortir un album, de le remixer, de remixer des titres pour d'autres (Radius System ou Dexy Corp.) et de redevenir un projet «solo», celui de son géniteur Gom qui pour enregistrer ces onze nouveaux titres a fait appel à de vieux amis et des nouveaux, conservant l'esprit «collectif» et «à géométrie variable» de son projet. Une géométrie qui, comme le nom du groupe l'indique, nous fait voyager dans différents univers, qu'ils soient industriel, métal, rock ou électro, autant de zones dans lesquelles BTZ se plait et évite de stagner trop longtemps au risque de s'y habituer. Selon les invités, on change donc d'atmosphères, là encore, le nom Troubles pour réunir ces compositions est le mot juste. Et si les guests au micro donnent forcément leur couleur à la plage (Bleiddian sur «Reaching»), les musiciens aussi comme le saxo d'Elkin qui donne une tonalité très Ministry à «Bending waves». Sous la houlette du montpelliérain, l'ensemble reste cohérent et offre un voyage coloré (mate les vidéos sur le tube), parfois inattendu mais toujours excitant.

■ Oli



JETHRO TULL

The string quartets
(BMG)

Les quatuors à corde (deux violons, un alto et un violoncelle) ont le vent en poupe notamment grâce à The String Quartet Tribute qui a déjà repris bon nombre de standards du rock (Oasis, Radiohead, Bob Dylan, David Bowie...) mais aussi du métal (Tool, Led Zeppelin, AC/DC, Slayer, Korn, NIN...), ici, c'est un peu particulier parce que le projet émane de Ian Anderson, homme à tout faire (ou presque) dans Jethro Tull, groupe culte des années 70 dont le son de flûte hante tous ceux qui l'ont déjà écouté. Il a retravaillé ses morceaux avec le quartet Carducci, posant sa flûte et sa voix sur les orchestrations. Parmi les douze titres, on redécouvre les incontournables hits (renommés pour l'occasion) comme «Aqualung» (devenu «Aquafugue» ou «Living in the past», «Locomotive breath», «A Christmas song», «Bungle in the jungle»... et cet attrait pour la musique classique en général et celle de Bach en particulier (pas de «Bourée» mais un «We used to Bach»). Le folk progressif et la musique de chambre font assez bon ménage et, contrairement à ce qu'on pourrait penser, cette transposition met en relief toute la modernité des compositions de Jethro Tull.

■ Oli

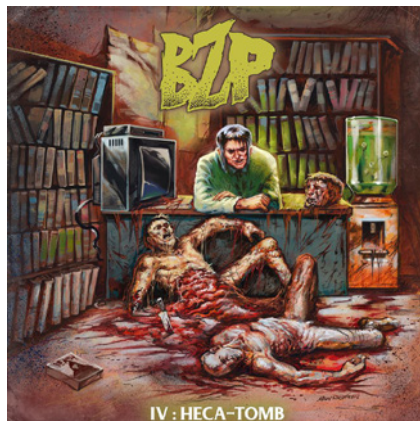


ALL THEM WITCHES

Sleeping through the war
(New West Records)

Le magnifique artwork à la sauce surimpressions de plusieurs planches du test de Rorschach donne plusieurs indications sur les inclinaisons de All Them Witches. D'abord, un attrait évident pour le psychédéisme avec des titres assez progressifs et alambiqués («Internet»), ensuite pour la superposition d'influences, assez marquées mais très bien mixées, du blues, du stoner, du doom, les gars de Nashville piochent des idées là où ça leur plaît et les amalgames pour faire leur truc, même si au final, on a parfois des titres incongrus («Alabaster» avec une sorte de spoken word posé sur une ambiance très seventies). La tonalité d'ensemble joue au yoyo en mode ralenti entre une pop sludgée capable de s'exciter («Bulls», «3-5-7») et un doom bluesy qui rappelle Jon Spencer Blues Explosion quand le chant est filtré («Don't bring me coffee»). Sleeping through the war est déjà le quatrième album de All Them Witches depuis 2012, preuve que le groupe a de nombreuses idées à exploiter et qu'il n'est pas trop regardant sur la cohésion de l'ensemble qui passe donc essentiellement par le son des guitares et de la basse.

■ Oli

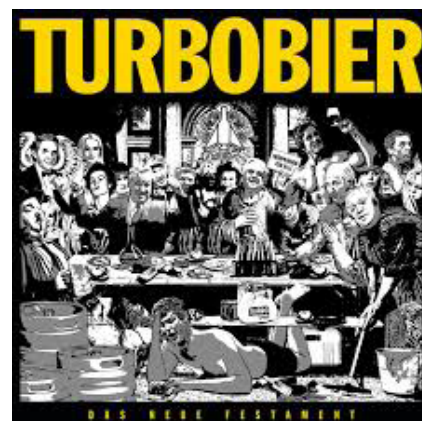


THE BLACK ZOMBIE PROCESSION

IV : Heca-tomb
(Everyday Is Like Sunday Records)

BZP est de retour ! Les amateurs de sensations fortes, qui s'étaient régalés avec le troisième album qui voyait un changement intégrale de line-up (à l'exception de Nasty Samy à la guitare) et une immersion violente et irréversible dans les bas-fonds des musiques extrêmes, se verront une nouvelle fois comblés par ce mini-album sobrement intitulé IV : Heca-tomb. On ne change (quasi) pas une équipe qui gagne (Turbogode est dorénavant derrière les fûts) et le quatuor nous remet une bonne louche de fusion habile et indélicate de thrash musclé et de métal oppressant. Six pistes (dont un interlude) qui retournent bien les tripes dans un style inclassable. La puissance délivrée par le quatuor est saisissante, et la qualité de composition et d'interprétation est magistrale. Emmené par un Elie Bats possédé comme jamais, BZP confirme sa réputation de rouleau compresseur, et rien ne pourra arrêter cette bête immonde prête à tout dévaster sur son passage. Et si tu n'en as pas assez, le disque (à la cover une nouvelle fois abominablement somptueuse) est livré avec un roman gore du même nom écrit par Zaroff et en lien parfait avec le contenu sonore.

■ Gui de Champi

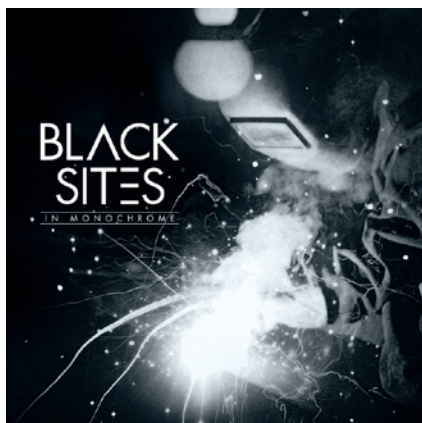


TURBOBIER

Das neue festament
(Pogo's Empire)

Interrogation surprise, combien de groupes venus d'Autriche connais-tu ? Pas beaucoup hein... En voilà un dont le nom est assez facile à retenir : Turbobier ! Un groupe qui joue vite, qui picole et qui déconne, oui, c'est bien du punk. Entre le punk mélodique plus old school, les Autrichiens enquillent les titres en teuton comme ils vident les chopes de leur bière avec plus de mousse que d'alcool. Je n'ai donc aucune idée de ce qu'ils racontent mais ça doit être assez marrant au vu des clips et du nom de l'opus Das neue festament, et le blasphème ne s'arrête pas là avec en artwork, une version revisitée de La Cène avec un Lemmy Kilmister dans le rôle de Jésus, bien plus d'invités que d'apôtres et de quoi boire toute la soirée. Sur leur base punk déconnant, le quatuor varie quelque peu les ambiances avec un poil de ska («Die Heilige Bierbel»), des parties plus rock («A mensch is a mensch»), des titres plus posés («Insel muss inseil bleiben», «Frei sei» - avec une petite coquille sur le chiffre romain en tracklist -) et d'autres bien plus speed («Punkfahrrad»)... Si leurs textes peuvent être un point fort (les germanistes seront seuls juges), ils ne sont pas un handicap puisque l'album se sirote d'une traite. Patron, la petite soeur.

■ Oli



BLACK SITES

In monochrome
[Mascot Records]

Si Black Sites connaît des débuts fulgurants, c'est que ce combo venu de Chicago compte dans ses rangs deux ex-Trials (Mark Sugar et Ryan Bruchert) et deux autres loustics au CV sympatoche pour qui s'intéresse de très près à la scène métal du côté de l'Illinois (Immortal Bird, Without Waves, Nequient...). Voilà pourquoi un groupe à peine formé (2015) sort déjà un premier album chez Mascot Records (Volbeat, Lody Kong, Vola, Black Stone Cherry...). Moins secret que leur nom le laisse présager, le quatuor annonce la couleur directement, ce sera une cinquantaine de nuances de noirs. Avec un premier titre qui ressemble à un Mastodon qui aurait un chant très clair, c'est d'ailleurs ce grand écart entre une très belle voix et un son d'ensemble très granuleux et sombre qui fait tout l'intérêt de cet opus. Impression confirmée avec «Dead languages» et des parties vocales plus lourdes et engagées, que ce soit en célérité ou en puissance, Mark Sugar est à l'aise quand il s'agit de varier son chant, poussant jusqu'au plus tendre sans tomber dans le ridicule («Hunter gatherer»). Côté instrus, les gaillards donnent aussi dans différents registres et n'ont pas peur de faire traîner leurs compos sur plus de sept minutes («Monochrome», «In the woods») sans qu'on ne s'ennuie. Au final, c'est loin d'être monochrome.

■ Oli



DESANA

The enemy of the year
[Autoproduction]

Desana est le projet solo du bisontin Benjamin Pau, guitariste-chanteur issu de diverses formations du coin bien connues du W-Fenec (Tennissoap, Shoot The Singers, The Tiger Theory). Le bonhomme a sorti en fin d'année dernière son premier LP, The enemy of the year, un savant cocktail de titres stoner rock énergiques très inspirés en partie de Queens Of The Stone Age, agrémenté de quelques incartades folk mélancoliques à la Johnny Cash. Accompagné pour l'occasion d'un batteur et de deux invités vocaux (Pauline de From My Lady's House et Chloé d'Adamsberg & Coco), Benjamin a mis du cœur à l'ouvrage pour concevoir un disque très personnel totalement fait maison. Bien que l'humeur de The enemy of the year soit sombre, son thème parle d'amour, de la frontière entre la haine et l'amour passionnel, selon son géniteur. Sa musique s'en ressent forcément avec des morceaux à la fois nerveux («Name»/It's all right», «The choice») et plein d'amertume («Use me up», «Lucky») avec une mention spéciale à celui qui clôture, «Through the eyes of Elsa», au sein duquel Benjamin publie le témoignage posthume de la vie de sa grand-mère musicienne, habillé par des violons, un effet reverse, et d'une tristesse glaçante dans le chant. Un album encourageant pour la suite, qui aurait pu gagner en saveur en exhibant moins ses influences.

■ Ted



LOWER THAN ATLANTIS

Safe in sound
[Easy Life Records]

Cinquième album en 10 ans pour Lower Than Atlantis, il est clair que les gars ne chôment pas mais plus j'écoute ce nouvel album, moins j'ai envie de le chroniquer... Plutôt bon public quand il s'agit de rock high energy, j'ai, au premier abord, été assez facilement séduit par quelques distorsions qui tranchaient avec les mélodies faciles. Et puis, il faut écouter et réécouter pour s'imprégner de l'album avant d'écrire dessus et plus ces écoutes avancent, plus le vernis craque et laisse apparaître le vide artistique. Pire, les rares bonnes idées comme ce gros riff de «Work for it» sont contrebalancées par des trucs insupportables (les chœurs sur ce même morceau). À se demander si les mauvaises idées ne se sont pas surimposées en studio (comment peut-on composer un titre avec de telles chœurs ?) ? D'autant plus qu'au moment d'enregistrer, le boss, c'était Dan Lancaster qui, à part Lower Than Atlantis, est seulement connu pour avoir produit le boys band boutonneux 5 Seconds Of Summer. Bref, si tu te dois de te pencher sur un album de rock burné et mélodique, va plutôt fouiner du côté d'AFI, Highly Suspect ou même Bush.

■ Oli



DEAD WITCHES

Ouija
[Heavy Psych Sounds]

Putain de destin... En octobre dernier, Dead Witches enregistrerait son premier EP intitulé Ouija et sortait un clip pour «Mind funeral», même si l'ambiance globale tourne autour de l'occulte, de la mort et des esprits, il ne pouvait pas y avoir de pire choix au vu du drame qui emmenait de l'autre côté leur guitariste Greg 'Elk' Pearson... La tristesse et la désolation toute réelle cette fois-ci n'ont pas arrêté le groupe qui honore sa mémoire en poursuivant la route. Mark Greening (ex-Electric Wizard), Virginia Monti (Psychedelic Witchcraft) et Carl Geary livrent donc en février ce 6 titres de stoner doom cradingue bien qu'emmenée vocalement par une donzelle. Lancinant, répétitif, le riffing ne cherche pas la finesse mais laboure grave les oreilles, la section rythmique rajoute de la lourdeur dans un espace déjà saturé de basses, les effets utilisés par Virginia pour maquiller sa voix (qu'on imagine plus agréable au naturel) n'équilibrent pas le spectre et accentuent la monotonie générale. Cette communication avec l'au-delà est donc à réserver aux grands amateurs de sludge à qui les infrabasses et les cimetières ne font pas peur.

■ Oli



COLLAPSE

The sleep in me
[MFCK Prod]

Collapse n'est pas à confondre avec Collapse le duo de bidouilleurs industriels qui nous a fait tripper au début des années 2000, ni avec le groupe japonais, ni avec l'indonésien ou le portugais, ni avec les Anglais, ni avec Collapse Under the Empire qui a su étendre son nom mais évolue dans une ambiance post rock pas si éloignée de celle du quatuor grenoblois. Changer de nom après 3 albums, c'est un peu tard mais au moment de créer un groupe, penser à vérifier que ce nom super original (sic) ne soit pas déjà pris par d'autres... Au risque d'avoir du mal à vous faire connaître au-delà de votre territoire... Ce à quoi pourrait prétendre les auteurs de The sleep in me, dégagé de la «barrière de la langue» par leur musique instrumentale croisant le rock satiné et des sonorités parfois métalliques. Outre la qualité de construction des titres et la variété des sonorités, Collapse se distingue par une musique inspirée tant par les groupes prog' (dont Pink Floyd) que le cinéma et le besoin de créer de vives émotions chez le spectateur/auditeur. À une excellente note artistique, on ajoute une très bonne note technique (dans l'exécution car en terme de production, je ne suis pas conquis par le rendu du son de guitare un peu synthétique) pour un album haut en couleurs et en mouvements.

■ Oli

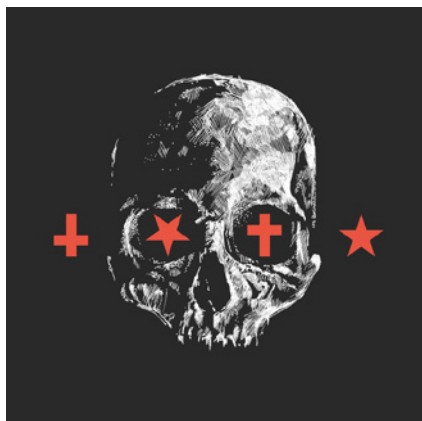


THE JAMWALKERS

Almost free
[Autoproduction]

L'artwork très fouillé, mélangeant de nombreuses idées et mixant le rouge sang au noir suie ne laisse pas spécialement penser que The Jamwalkers est un groupe de rock bluesy, c'est pourtant bien le cas pour ce trio venu des Yvelines, construit par Fabien (guitare, chant) en 2013 avec à ses côtés Pierre-Yves (basse) et Julien (batterie). Leur premier opus (The story of Sharky Jones en 2014) avait une image bien plus marquée, presque stéréotypée pour le coup. Mais qu'importe, ce qui rend le trio intéressant, c'est la musique qu'il produit. Des rythmiques carrées, un timbre chaleureux qui nous accroche, quelques échappées de notes de guitare en solitaire bien senties et un son d'ensemble qui sait allier douceur («If I were») et rugosité («Deadly life»), The Jamwalkers fait voguer sa musique sur des territoires plus souvent rock que blues avec toujours avec la volonté d'écrire des titres cohérents qui captent très vite l'attention. Même si la production peut être améliorée, elle ne nuit pas à l'écoute de ces cinq titres qui ont chacun leur petit truc en plus (la vitesse, le côté balade, les percus, ...) qui donnent toute sa saveur à l'EP.

■ Oli



SAHG

Memento mori
[Indie Recordings]

Une locution latine, c'est le genre de trucs sur lequel, il ne faut surtout pas me lancer... Celle-ci, Memento mori, était utilisé du temps de la Rome antique pour signifier à ceux qui avaient un peu trop de fierté qu'ils étaient mortels et qu'un jour ils y passeraient aussi... Un thème cher à Sahg dont l'album précédent s'intitule Delusions of grandeur, les Norvégiens (qui comptent dans leurs rangs Thomas Toftagen également guitariste chez Audrey Horne) ne s'enflamment pas et gardent la tête froide. Ils préfèrent faire chauffer les médiateurs et les baguettes sur des rythmes et des riffs sortis des seventies, dépoussiérés puis dopés pour prendre de la masse musculaire et sonner davantage dans l'ère du temps tout en conservant un chant très marqué par la vieille école (un peu traînant, mélodieux, limite prog', contrastant avec des mesures plus martiales) mais capable lui aussi de parties plus mordantes. Très bel artwork, son très agréable, bonnes petites idées, si l'ensemble de cet opus s'écoute sans sourciller, il a aussi les défauts de ses qualités, il fait le boulot mais sans plus, même leur planante prière au soleil électrique est assez convenue. D'un groupe qui a une telle expérience, on peut en attendre plus...

■ Oli



JOHNNOSSI

Blood jungle
[Mercury Music Group]

Sans forcément faire de grandes vagues, Johnossi vient de sortir son cinquième album, le duo batteur/chanteur et guitariste affiche une certaine austérité dans leurs regards sur la pochette de ce Blood jungle qui fleure pourtant bon l'insouciance et donne envie de chanter et danser. Leur indie rock s'est affiné depuis leurs émois adolescents (les deux potes jouent ensemble depuis 2004, ils n'avaient pas encore 16 ans) et à entendre la qualité et la richesse des compositions, il est peu évident de se rendre compte qu'ils ne sont que deux. Mélodies variées, sonorités claires, ton accrocheur, les Suédois savent faire du rock qui plaît vite ou tout au moins qui ne déplaît pas, ensuite, c'est à chacun de voir s'il veut creuser les titres pour y trouver différentes subtilités, ces petites choses qui font l'identité et l'intérêt des morceaux d'un côté et les empêche de devenir des méga tubes repris par des stades entiers avides de chansons armées de facilités. Mais toi, toi qui est exigeant et capable de savourer une composition élaborée («Blood», «War : rain») comme une autre plus pop («Hey kiddo» ou «Air is free» dont je recommande le clip), tu vas te retrouver dans Johnossi.

■ Oli



THE CLAMPS

Blend, shake, swallow
[Heavy Psych Sounds]

A croire que les serre-joints passionnent les musiciens, on trouve plusieurs The Clamps à travers le monde dont un projet électro assez en vogue, ici, rien de tout cela, c'est un trio italien fan de stoner / speed rock très orienté seventies qui officie depuis 2012 et sort son deuxième opus chez Heavy Psych Sounds Records, le label devenu une grosse référence du genre en quelques années (Black Rainbows, Karma To Burn, Mondo Generator, Mos Generator...). Alors quand on parle de rock à l'ancienne qui envoie le bois, transpire du gras et cherche des mélodies mortelles, on a le droit de penser à Motörhead mais aussi à Hellacopters, aux Backyard Babies ou à n'importe quelle groupe à grosses guitares adouci par Gui de Champi. Pour les finitions, faudra repasser, les barmen nous servent un sacré smoothie qui ne fait pas dans le détail : pas de prise de tête pour les rythmiques, des riffs qui font mouche, un chant accrocheur bien rauque, secouez, versez, buvez cul sec et on enchaîne. Sur onze titres, c'est un peu répétitif d'autant plus que certains accords tournent en boucle et que le chant ne sort pas vraiment de sa zone de confort, dommage car sur certains passages (notamment les instrumentaux d'ouverture et fermeture), The Clamps démontre qu'ils ont quelques bonnes idées à refourguer.

■ Oli



OHHMS

The fool
(Holy Roar)

Après le remarqué Cold, Ohhms revient avec *The Fool* et poursuit dans la pas si droite lignée de disques qu'ils nous offrent depuis 3 ans. Même style d'artwork, même soin attaché au son granuleux, même ambiance pesante. Tout n'est cependant pas pareil puisque sur ce format long (6 titres et plus de cinquante minutes de musique), les Anglais se permettent un morceau de 75 secondes dont le titre ne commence pas par «The», l'inaugural «Shuffle, cut and reveal» est en effet une introduction acoustique qui permet de faire le lien entre le silence et le déluge de riffs qui s'abat sur nous par la suite avec «The magician». Le chant clair s'obscurcit parfois pour devenir un peu gueulard, c'est un peu maladroit sur «The hanged man» alors que sur «The world» cela fait ressortir le rayon de lumière qui perce ensuite à travers ses ténèbres. Je préfère tout de même le Ohhms qui plaît aux femmes, celui qui sait adoucir ses notes pour jouer de ses charmes («The lovers») ou celui qui repousse toutes les frontières et étale sa classe pendant plus de vingt minutes avec un «The hierophant» qui monte en pression, passe du sludge doomisant au métal rouillé parsemé de larsens avec des banderilles prog mais surtout un plaisir continu.

■ Oli



GO SPLEEN

Slow moves
(Impure Muzik)

Après avoir débuté à deux en mode folk-rock acoustique, laissant au passage un EP intitulé *More memories* en décembre 2011, Go Spleen a depuis branché l'électricité et recruté deux membres de You Witches et Jack & The Bearded Fishermen pour former un quatuor d'indie-rock qui assume totalement l'héritage des 90's. Le résultat concret de cet alliance donne *Slow moves*, neuf titres superbement réalisés enrichis en kilotonnes de mélodies qui, au fil de l'eau, vous feront certainement penser à des formations américaines de l'époque qu'on ne présente plus, citons Sonic Youth, Pavement, The Posies, Guided By Voices ou Sunny Day Real State. Les Bisons ajustent leurs rythmes et diversifient leurs riffs et arpèges en fonction des émotions chatoyantes qu'ils souhaitent répandre. Forcément, nostalgiques que nous sommes, on se laisse assez facilement happé par cette formule sans fard, faussement tendue par moment conduisant toujours vers des harmonies saisissantes la plupart du temps bien amenées («Jungle fevers» et «Odd boy» en sont de très bons exemples). Un album parfait pour végéter au soleil. Et si c'était l'album de votre été ?

■ Ted



CHELSEA GRIN

Self inflicted
(Rise Records)

Leur signature chez Rise Records (Pison the Well, At the Drive-In, Gone is Gone, Memphis May Fire...) permet à Chelsea Grin de changer de catégorie, jusque-là méconnus en Europe, les Utahains (oui, c'est comme ça qu'on appelle les natifs de l'Utah), s'offrent, pour leurs 10 ans, une visite du monde pour présenter leur autoproclamé deathcore qui tire sacrément vers le black métal. Chant guttural growlé une bonne partie du temps, rythmiques option triple pédale tant ça bastonne, accords saturés qui ne laissent pas une seconde de répit, *Self inflicted* déroule un tapis métallique qui concasse, broie et lamine les oreilles. Si on a la célérité et les coups du black, on ne retrouve ni les chichis atmosphériques, ni les arrangements à corde grandiloquents, ni les titres à rallonge avec du clavier pour donner de la profondeur, non Chelsea Grin est juste là pour tabasser en mode expéditif, tu prends des droites et des gauches mais ça ne dure que le temps de la reprise (environ 3 minutes donc). Pour notre survie, le groupe ne fait pas que nous foutre une rouste, ils sont capables également de calmer un tant soit peu le jeu avec «Never, forever», un titre plus «rock'n'roll» qui apparaît comme une douceur vu la tonalité générale.

■ Oli



ADNA

Closure
(Despotz records)

Adna Kadic est né en Suède de parents bosniens, passionnée de musique, elle sort son premier EP en 2012 alors qu'elle n'a pas encore 18 ans, aujourd'hui, c'est avec son troisième opus que je la découvre. Si la pochette est sombre, quand on franchit cette barrière, le monde d'Adna est plutôt clair, éclatant. Elle propose une pop assez minimaliste (elle a tout enregistré «chez elle», à Berlin) portée par sa voix, un peu de rythme et quelques notes de piano ou de guitare. La petite ensorceleuse joue sur la délicatesse, l'intimité mais également sur son aptitude à distribuer de bonnes vibrations lorsqu'elle envoie des loops un peu électros pour cadencer ses compositions («Overthinking», «If»). Elle sait aussi être plus grave, presque solennelle («Closure», «Soaked eyes»), sa voix coule doucement, ses mots (en anglais, histoire d'être encore plus une incarnation de l'Europe) ne heurtent pas la musique, mieux, son timbre brillant n'éclipse pas les instruments qui gardent toute leur place («Thoughts», «Someone's someone»). Œuvre complète, Closure n'est pas l'album d'une jolie voix mais bel et bien un projet construit, réfléchi et abouti, un ensemble qui a du sens et des créations qui doivent certainement hérisser nos poils en live.

■ Oli

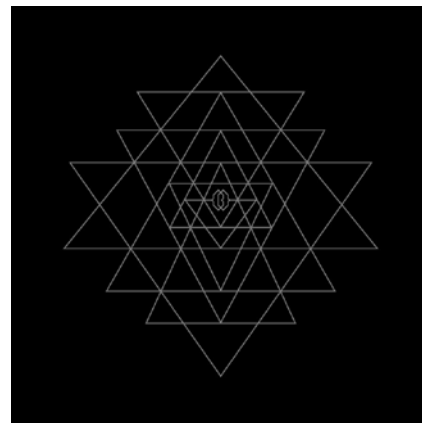


NICK OLIVERI

N.O. hits at all
(Heavy Psych Sounds Records)

Nick Oliveri se fait plaisir en ce moment ! Après avoir compilé les meilleurs titres de Mondo Generator, le voilà qui se lance dans une série de compilations qui devrait présenter l'intégralité des titres qu'il a chanté pour d'autres, qu'ils soient parus ou restés dans les cartons... Depuis 25 ans, le gaillard a été invité à participer à une cinquantaine de disques, la série «pas du tout des tubes» ou «tous les tubes N. O.» (lis-le comme tu veux, c'est fait exprès) n'en est donc qu'à ses débuts. «Lockdown» de Komatsu bien construit et assez gras est placé idéalement pour ouvrir le bal et mettre sur de bons rails cette première fournée qui contient deux morceaux de Death Acoustic. Si son album de versions unplugged de reprises ne contenait ni ce particulier «Anything and everything», ni le très saturé au chant «Time to think / Surf&destroy», ce n'est pas par hasard. Ultra speed, la cover du «Revenge» de Black Flag avec Winnebago Deal redonne des couleurs et de l'envie, comme le sympathique «Speedfreak» des Svetlanas. Enfin, Knick's Grounden Pustelhogs «reprend» les Groundhogs mais la prod' ne fait pas forcément honneur à la fine équipe réunie pour cet enregistrement. Nick est finalement humain, tout ce qu'il fait n'est pas génial, ouf.

■ Oli



BLACK WILLOWS

Samsara
(Autoproduction)

«Hypnotique et magistral», voilà comment se concluait l'article de l'album précédent de Black Willows, les deux adjectifs peuvent resservir aujourd'hui car le combo n'a pas changé grand chose... Le trio est reparti à Austin enregistrer avec Erik Wofford (qui a fait ses armes avec Explosions In The Sky) et a accouché d'un Samsara forcément mystique, pas aussi sombre que sa pochette et encore moins mathématique. Saturation et fuzz à foison, rythmiques pesantes et sourdes, chant discret qui donne dans l'incantation, leur stoner doom lancinant respecte scrupuleusement les règles du genre. Pour autant, cet opus n'est pas qu'un exercice académique, il dégage une aura qui nous englobe et nous capture, comme si un nuage de fumées chargées en tétrahydrocannabinol se dégageait de tes enceintes pour te clouer dans un état d'hébétément ou de béatitude. Captivé par les volutes riffiques qui se dessinent dans nos oreilles, on est embarqué jusqu'au plus profond de compositions parfois interminables. Véritable expérience sensorielle, il est impensable que les Black Willows ne sortent pas davantage de Suisse pour conquérir le pays de Glowsun et Mars Red Sky ou celui de Kadavar ou n'importe quel autre...

■ Oli



MONKYPOLIS

#B4CC03

(Autoproduction)

Monkypolis a mis en retrait la personification du groupe sur ce nouvel EP, préférant mettre en avant une couleur, un vert tirant sur le jaune, et son code associé #B4CC03. Le vert, c'est la couleur de l'espoir, de la jeunesse, du renouveau, elle va donc plutôt bien à nos petits effrontés qui servent quatre titres plein d'entrain, d'envie et de variétés. Fouillé et rythmé, «Give me some love» est une jolie entrée en matière mais des 4 compos, c'est «Crazy game» qui retient le plus mon attention (et la leur puisqu'il a été choisi pour servir de support à un clip). Mixant chant en anglais et français, refrain entêtant et couplets touchants, ce morceau élargit encore l'horizon de Monkypolis décidément à l'aise dans tout ce qu'il entreprend. Plus cool, «The nature of the soul» joue sur la rythmique et les sonorités plus que sur les mélodies, là aussi, c'est différent du reste... «Jet lag» ultra dynamique, punchy bénéficie du goût du old school (le piano clinquant !) mais du fait de sa durée, il est signalé comme un «bonus», il mérite pourtant largement le coup d'oreille, comme tout cet EP d'ailleurs. Si on a raté l'EP rose (#ED2D8D), on va surveiller la sortie des deux prochaines couleurs annoncées par les Grenoblois.

■ Oli



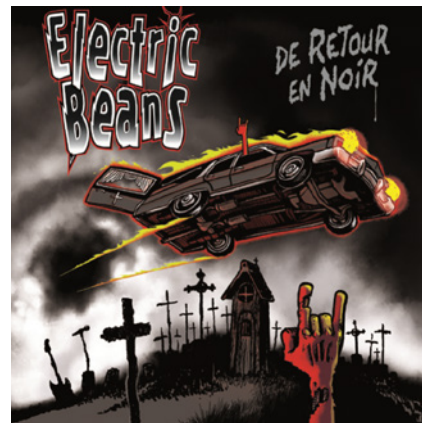
HIGHLY SUSPECT

The boy who died wolf

(Columbia)

Hautement suspect, c'est souvent ce qu'on se dit quand un «jeune» groupe truste les places dans les hits des radios et enchaîne avec une simplicité déconcertante de gros tubes. Derrière cet excellent morceau assez dépouillé qu'est «My name is human», que nous cache le trio porté par les jumeaux Meyer ? Tout ce qu'il faut pour réussir au rayon «gros rock ricain» ! Rien que ça... Alors que pour beaucoup, ne pas avoir sa patte est un vrai souci, Highly Suspect cultive la variété et les différences pour croiser ses influences sans trop les mélanger. Dans ce The boy who died wolf on peut donc trouver du punk débridé («Look alive, stay alive»), du rock énergique à la Foo Fighters («For Billy»), du classique old school avec un gros solo de guitare («Serotonia»), une embardée sur les plate-bandes de QOTSA («Postres»), une reprise de Real Life qui transforme de la new wave australienne en balade émouvante («Send Me an Angel» à rapprocher de leur «Chicago»), du spoken word arty («Viper strike»), un poil d'électro («F.W.Y.T.») et même un morceau à la limite du prog («Wolf»). Un festival de références mixées et qui se retrouvent unies par un joli brin de voix, des guitares qui sonnent et un goût de reviens-y contre lequel il est difficile de lutter.

■ Oli



ELECTRIC BEANS

De retour en noir

(Mogettes Prod)

Electric Beans n'est pas forcément le genre de groupes que j'écoute pour moi, mais comme il me rappelle mes jeunes années à passer mes samedis soirs dans des bars enfumés (oui, on pouvait fumer dans les troquets à cette époque-là), je fais une exception. Punk rock, autodérision, textes en français, les quatre haricots ne se prennent pas la tête mais soignent tout de même leurs chansons, là où d'autres enregistrent dans leur garage, eux ont fait confiance à Francis Caste pour mettre en boîte ce qui est leur troisième album, un De retour en noir alors qu'ils n'ont pas vraiment quitté les scènes depuis 2011. Le titre fait référence à leur adolescence et à tous ces groupes cultes dont on griffonnait maladroitement les logos dans la marge de nos cahiers. C'est également un des nouveaux titres car plusieurs sont déjà parus sur la rondelle précédente (Sans modération qui elle-même recyclait des titres de leur première sortie) et les deux derniers sont des versions live (d'ailleurs le tracklisting doit inverser la 10 et la 11). Si Electric Beans est une récréation pour ses membres, ça doit l'être pour toi aussi, alors si tu veux te vider l'esprit et quelques bières, tente le coup, tu pourrais même tomber sous le charme de morceaux plus travaillés («Oui encore», «Sur le quai»).

■ Oli



PAN D

Scories
[TFT Label / Tour2Chauffe]

Actifs depuis 2012, les Pan D ont déjà sorti quelques titres et un même un album en 2015 mais c'est avec ce nouvel EP que les Normands attirent la lumière. Enregistré à Bristol avec Jim Barr (Portishead), cette nouvelle production ultra soignée fait faire un bond en avant aux Caennais. Leur pop rock emmenée par la voix de Sophie navigue entre plusieurs eaux mais pas spécialement celles du trip hop (dont Bristol est en quelque sorte la capitale), non, on est plus proche des grandes prêtresses que sont PJ Harvey (douceur et mélodies) ou Patti Smith (puissance vocale et attitude rock) avec par moments l'ombre d'une autre influence revendiquée, celle de Scout Niblett (fragilité et dépouillement instrumental). Les six titres offrent des visages assez différents, que ce soit dans le son, la construction ou les rythmes, on sent que Pan D a travaillé la diversité pour étaler ses capacités quitte à diviser parfois. Le clavier d'un côté, l'abandon exigé de l'autre, les chœurs par ici, la voix cristalline par là, complexité ou efficacité, derrière une douceur apparente Pan D chahute nos esgourdes et si de nombreux sourires se déclenchent, des petites moues peuvent également poindre si on est moins enclin à supporter tel ou tel choix fait par le groupe, c'est parfois osé mais c'est ce qui fait également tout leur attrait.

■ Oli



LE MINIMUM

Around Keats
[Autoproduct]

Le Minimum est un duo qui, s'il a pris naissance dans les années 80 sous un autre nom, a sorti 4 albums entre 1997 et 2008 avant de passer en sommeil. Chantal et Jean-Paul ont remis le couvert depuis quelques années avec des amis pour mettre à l'honneur John Keats. Le poète anglais du début XIX^{ème}, auteur de nombreuses odes et poèmes dont Hypérion et Endymion rendus célèbres par Dan Simmons, a charmé Le Minimum qui retravaille ses textes en français (et en anglais) et les met en musique. Un habillage qui tient autant du blues dépouillé («Ode à l'automne») que du prog (le spatial «Correspondances») et qui vire parfois au trip-hop («Dans les bras de mars»). Percussions, violons, contrebasse, guitares, textes samplés (du film Bright star consacré à l'histoire d'amour qui a tant inspiré Keats), voix, tous servent le propos et dégagent une atmosphère particulièrement chaleureuse. Enfin, si le propos est bien évidemment poétique, les mélodies restent pop, Chantal ne déclame pas des vers, elle chante avec douceur, Le Minimum est un groupe de musique, Around Keats n'est pas une performance transdisciplinaire, c'est un véritable album porté par un souffle romantique.

■ Oli



DE CALM

Disparue Juliette
[Les Ré-créations du Pourquoi]

Plutôt emballé par Amour athlétique club, De Calm n'a fait qu'attiser ma curiosité avec une pochette assez surprenante. Le premier titre, «Alligator» qui traite justement de cette Disparue Juliette est assez agréable, une belle orchestration, une mélodie entêtante, tout est réuni pour profiter d'un album complet de sucreries... Mais le charme disparaît bien trop vite, dès le titre suivant et sur tous les autres, la voix prend largement le dessus sur les instruments, les mélodies convenues s'enchaînent, à l'excitation succède la déception. Par ses choix au mixage ou dans les arrangements, De Calm s'enfonce du côté obscur de la musique, du côté de la variété mais si n'est quelques textes, c'est une variété sans aspérité, sans attrait. Les compositions se suivent mais ne nous accrochent pas, elles semblent dénuées de consistance, vidées de leur substance, la voix phagocytant la guitare, dévorant le côté pop qui m'avait tant plu dans le duo. À ce compte-là, autant écouter Vianney, au moins le Palois assume le lissage de la production et, de par son grain de voix et son rythme, sait faire la différence dans ce registre.

■ Oli



STUPID KARATE

Punk is a free pricing corpse
[Autoproduction]

L'avantage avec le grind-punk, c'est que si un riff est bon, il ne faut pas travailler trop longtemps pour avoir un titre complet, il n'en faut pas beaucoup plus pour l'enregistrer (de nouveau au BBK studio), on renouvelle l'opération, on fait un joli dessin et il faut ensuite attendre le pressage pour avoir un nouvel EP, quelques mois après une sortie remarquée. Punk is a free pricing corpse occupe donc le terrain avec trois nouveaux titres expéditifs (au total, il faut moins de 7 minutes 30 pour en faire le tour) et une nouvelle cover, ici, l'excellent «Pet sematary» des Ramones à qui les Lillois filent un bon gros coup de tatane et de vieux parce que si tu crois que les Ramones jouent vite, écoute les deux versions... Et si tu te demandes ce que ça donnerait si les gaillards jouaient au ralenti, tu peux écouter «Stand out of my sunlight», morceau pesant et posé où les poignets ne moulinent pas comme des malades, ça change et c'est pas mal non plus. Le fond de commerce du combo reste la distribution de mandales et de prises plus ou moins conventionnelles («Embrace my O-Goshi»). Si tu avais oublié que Stupid Karate était là pour tout retourner, voilà tes idées remises en place, il semblerait qu'on ne puisse pas les oublier aussi facilement. Tant mieux.

■ Oli



TOSELAND

Fingers burned
[Metalville]

Si on n'était pas encore sûr et certain que Cradle the rage avait enterré Toseland sous des gravas de mélodies mièvres, ce «single» en mode EP 4 titres en rajoute une couche. L'ex-motard a simplement choisi le pire morceau de l'album, Fingers burned, pour faire reparler de lui. Séduire les radios, charmer les adolescentes est certainement une noble cause quand on est un label qui veut ramener du cash mais ce n'est pas tout à fait l'idée qu'on se fait de Metalville (Degradead, Sideburn, Transport League...). Même si on croit percevoir de bonnes intentions, «Bullet» ne décolle jamais. L'intérêt, modeste, de ce disque réside donc dans sa deuxième moitié avec tout d'abord la reprise de «Reward», vieux hit peu jouissif de The Teardrop Explodes, le morceau est dynamité, il n'a plus grand chose à voir avec l'original (ouf), la gouaille de James et sa guitare font le job, le solo final termine la conquête de nos oreilles, c'est une vraie réussite. La dernière plage est une version acoustique de «We'll stop at nothing», exercice différent mais là encore assez réussi, si le projet, c'est de draguer, plutôt que de faire du rock faussement musclé, vas-y Toseland, prends ta gratte, allume un feu de camp et reprends des titres unplugged, ça sonnera plus vrai.

■ Oli



TAY/SON

El diablo
[N-Gage Productions]

Je ne sais pas exactement comment se prononce Tay/Son mais pour moi, ça sonne comme un uppercut de Mike ! Le quatuor basé à Bâle mélange avec un savoir-faire rarement égalé le rock et le rap en y intégrant du métal, du blues, de la soul... Cosmopolite (outre la Suisse, le combo a récupéré des zicos à Boston et Barcelone), ouvert et proposant une musique de grande qualité malgré la difficulté énoncée, les auteurs de El diablo impressionnent par leur maîtrise générale quand bien même certains passages peuvent être sujets à débat (certaines mélodies comme celle de «God zilla», le ton rocailleux de «Torn»...). Mais la puissance du son, le flow digne des plus gros rappers ricains, le soin apporté aux guitares et aux rythmiques font passer ces discussions à l'arrière-plan tant l'ensemble regorge de créativité et semble limpide. Certes, je suis peu qualifié pour juger de la qualité d'un phrasé rap mais celui de Tay/Son est tranchant bien que naturel, il se marie parfaitement avec les autres chants et aussi sombre soit-il, c'est ce qui donne de l'éclat aux titres. Alors que le mélange rock/rap accouche souvent de gros clichés, on a ici quelque chose d'ultra léché, ce serait dommage de passer à côté...

■ Oli



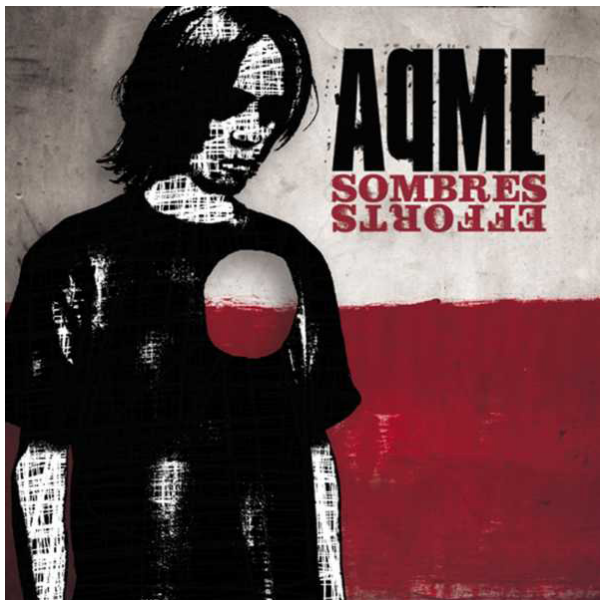
IMPETUS Festival
 du 5 au 8 mai 2017
 Pays de Montbéliard • Belfort • Héricourt • Jura Suisse

Suicidal Tendencies • Alcest • Nostromo
 Regarde les Hommes Tomber • Heads • Herod • Deluge
 Matt Jencik • Cendres • Nedgeva • Mario Batkovic • Fractal Universe • Tat2 Noise Act • Erwan Keravec
 Oruko • Jérôme Nox • 22 Below • Wendy's Surrender • Aurélio • Pauwels • Anne Zimmermann • France Mutant
 Azar et les machinasons • Grand Orchestre Bruitiste International • Les musiciens du Conservatoire du Pays de Montbéliard
 IMPETUS à Lausanne du 27 au 29 avril 2017
www.impetusfestival.com

designer: by Gertman solitudoart.com

AqME

Sombres efforts (At(h)ome)



Après un EP détonnant, AqME sortait son premier album il y a juste 15 ans... Un opus tricolore : rouge, noir et blanc.

Le rouge pour le sang, le noir pour la douleur et le blanc pour que les deux premières couleurs ressortent davantage, à moins que ce ne soit la couleur de la lumière. Ainsi la vie colorée des AqME n'est pas rose, elle tient plus du spleen baudelérien romantico-dépressif (ou à la cristallisation de Stendhal ?) qu'au ciel bleu, aux grosses cylindrées et aux poupées siliconées d'autres néo-métalleux. «Le rouge, c'est la couleur du sang, c'est la couleur des indiens, c'est la couleur de la violence» (Benoît Poelvoorde, C'est arrivé près de chez vous), le sang, la violence, la haine d'AqME passe par le rouge également, une violence contre soi-même mais aussi et surtout contre la société du paraître («Supertar», «Une autre ligne»). Cette violence destructrice est utilisée et condamnée, éructée à la manière de KoRn ou Eths, c'est la couleur la plus brute et la moins bien maîtrisée par AqME qui ne la teinte pas assez. Leur douleur, noire, est issue de choix difficiles («Si' n'existe pas»), d'angoisses existentielles («Instable»), du dégoût de sa personne («In memoriam»), elle s'exprime par une voix traquée, écorchée, par des guitares lan-

cinantes, tailladantes, par une basse saturée, malmenante, et par une batterie haletante, cassante. Le blanc, couleur de la douceur, celle qui permet d'effacer, de s'éclaircir l'esprit, est la couleur la mieux utilisée sur la palette d'AqME, «Tout à un détail près», «Je suis», «Délicate et saine» sont autant d'aplats lumineux qui contrastent avec le sang et la douleur, qui les mettent en valeur, AqME sait peindre la nuit en sombre après nous avoir éclairés tout le jour, et c'est l'éclat de ce jour qui est phénoménal, ces titres calmes sont d'une douceur merveilleuse, nuancant le tout, ils donnent tout le relief à ce triptyque.

15 ans après, cet album a le droit à une nouvelle jeunesse avec un remastering et histoire de combler les fans du combo une grosse dose de bonus comprenant la quasi totalité des titres en version démo, l'instrumental «TNT» et pour la première fois, une édition vinyle (limitée à 500 exemplaires).

Joyeux anniversaire !

■ Oli

W-FENEC RECRUTE

Y'A MES POTES DU W-FENEC
QUI CHERCHENT DES GROS BRAS
POUR CHRONIQUER LE TAS
D'ALBUMS DE CETTE VALISE.



W-FENEC RECRUTE

C'EST ICI POUR NOUS CONTACTER :

team@w-fenec.org



INTERVI«OU» : PSYKUP

C'EST JULIEN, CHANTEUR ET GUITARISTE DU COMBO DÉJANTÉ, QUI EST CHARGÉ DE FAIRE DES CHOIX IMPOSSIBLES CONCERNANT PSYKYP QUI FAIT SON GROS RETOUR CETTE ANNÉE. COMME SOUVENT AVEC LES TOULOUSAINS, ON NE TRAÎNE PAS. GO !

Le retour du Jedi ou Le retour du Grand Blond ?

Le retour du Grand Blond parce que Pierre Richard rules !

Golden ticket ou Golden shower ?

Golden ticket, même si la Golden Shower réchauffe.

Hippopotame ou autruche ?

Autruche forever. L'hippo n'est qu'une infidélité.

Ctrl+Alt+Supp ou Alt+F4 ?

Ctrl+Alt+Fuck !

Samba ou Sepultura ?

Samba. On aime danser chaloupé.

«To be (tray), or not to be» ou «Violent brazilian massage» ?

«Violent brazilian massage». Place à la nouveauté.

Santa Claus ou Klaus Barbie ?

Santa Claus, il est quand même vachement plus sympa en soirée.

Lever du soleil ou coucher du soleil ?



Coucher du soleil, le plus beau moment de la journée...
Je ne suis pas du matin.

Violence ou mélodies ?

Les deux mon capitaine. Toujours.

«Teacher» ou «Love is dead» ?

«Love is dead». On en a marre de «Teacher» (rires)

Havana Cafe ou Bikini ?

Bikini × 10000. Le Havana c'était vraiment horrible. Et le Bikini, c'est la maison !

Londres en mai ou Paris en décembre ?

Londres pour la conquête ! Mais on roustera aussi les parisiens avec grand plaisir.

Crowdfunding ou stand de merch ?

Stand de merch pour regarder les gens dans les yeux. On remercie encore au passage les Kissbankers sans qui rien n'aurait été possible !

Le temps de la réflexion 2001 ou Le temps de la réflexion 2016 ?

2016 ! Il est de notoriété publique qu'on a jamais été fans du son 2001.

The Black Painters ou Cancel The Apocalypse ?

The Black Painters mais ça n'engage que moi. Sûrement à cause de mon côté jazzy.

Fantômas ou Mr. Bungle ?

Mr. Bungle pour California, Fantômas pour le Director's cut.

Instagram ou Facebook ?

Facebook, on y discute mieux mais la vraie vie c'est encore plus chouette.

Jerkov ou Dooweet ?

Jerweet ou Dookov.

Merci Julien et les Psykup, merci aussi Sarah chez Dooweet.

Photo : © DR

■ Oli



DANS L'OMBRE : FLO D'IMPURE MUZIK

FLO EST UNE DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION IMPURE MUZIK QUI REMUE BEZAK ET LE DOUBS DEPUIS QUELQUES ANNÉES EN ORGANISANT DES CONCERTS ET AIDANT LES NOMBREUX ET TALENTUEUX GROUPES DU COIN À SORTIR DE BEAUX DISQUES. TÂCHONS D'EN SAVOIR PLUS AVEC CE COUTEAU-SUISSE DE L'OMBRE...

Quelle est ta formation ?

Après une Mise à Niveau Arts Appliqués, j'ai passé un BTS design d'espace et une formation complémentaire en multimédia. J'ai plutôt appris le métier sur le tas.

Quel est ton métier ?

Je suis graphiste à mon compte depuis 4 ans.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Je fais partie du label Impure Muzik à Besançon depuis 7 ans, on participe en co-production à des sorties vinyle et on organise des concerts au niveau local. Je bosse aussi régulièrement avec des groupes pour

des projets visuels au sens large : pochettes, posters, photos promo, clip vidéo. et je fabrique avec un ami des feutrine pour platine vinyle, qu'on sérigraphie avec divers motifs, au sein de Demute.

Et enfin, je joue actuellement dans Go Spleen, on est quatre et ça évolue dans un univers indie-rock avec des influences 90's.

Ça rapporte ?

Un peu, mais ça repart assez vite généralement ! Je suis payée pour mes jobs avec les groupes mais pas pour tout ce qui est en rapport avec le label et mon groupe. On fonctionne sans subventions donc on paye tout de notre poche.

Comment es-tu entrée dans le monde du rock ?

A partir de 10 ans, j'ai toujours eu au moins un groupe de copains que j'allais voir répéter, j'ai commencé grâce à eux à écouter d'autres choses, à aller aux concerts mais c'est surtout en arrivant sur Besançon que j'ai pu m'investir. La scène musicale est assez riche par rapport à la taille de la ville, on a de très bons musiciens donc il y a plein de choses à faire ! Après le split de mon premier groupe, j'ai voulu garder un pied dans la musique et c'est là que j'ai rejoint Impure Muzik. C'est avec eux que je suis devenue plus active et que j'ai pu rencontrer des gens du monde entier, qui font de la musique plus ou moins étrange .

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Cette question m'a fait repenser à pas mal de moments mais on ne peut pas tous les raconter ici... et personne n'aime les histoires de *omi ! Le meilleur moment que j'ai vécu grâce à tout ça reste sûrement le dernier Impure Fest, on a surblindé la cave du PDZ pendant deux jours. Les dix groupes étaient plus que bons, et motivés pour en découdre, l'ambiance chargée d'électricité positive. Entre autres, une nana est descendue, a vu que c'était impossible de rentrer, a quand même payé sa place pour remonter boire un verre avec ses potes au-dessus. Un autre ami tchèque, venu pour l'événement, a fait sa demande en mariage ce soir-là. On a cuisiné pour 40 chaque jour et on a bu comme 1000, pris 5 ans en 2 jours mais c'était tellement intense que ça en valait la peine. Et ça redonne un peu de jus pour continuer.

Ton coup de cœur musical du moment ?

Un de mes derniers coup de cœur dans ce qui joue actuellement, c'est le duo allemand Mantar. J'adore le fait qu'ils se permettent de faire des riffs que tu n'oserais pas amener en répète, les fameux «riffs de droit commun», mais ils y insufflent une énergie tellement personnelle que ça les transcende. Pour ceux qui ne connaissent pas, je vous conseille leur St. Pauli sessions, les titres y sont pour moi meilleurs que sur les enregistrements, plus vivants. Et plus récemment, je fais souvent tourner le Headcleaner de Lime Spiders, ce qui me donne envie de creuser un peu la scène australienne de cette époque.

Es-tu accro au web ?

Malheureusement oui. Je fais des cures de désintox de temps en temps, mais il me serait impossible de bosser sans le web. Et comment je ferais pour lire le W-Fenec ?

À part le rock, tu as d'autres passions ?

J'aime bien dessiner et au sens plus large, faire des choses manuelles. Les dessins trouvent différentes fins, différents supports, je fabrique de temps en temps des choses, aidée par mes potes Mc Gyver. C'est intéressant car il y a peu de limites. Et voyager un peu pour s'inspirer.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Je dirais que j'aurai sûrement rejoint le Valhalla, mais ça c'est mon côté gothique...

Merci Flo et bon courage pour toutes tes activités !

■ Team W-Fenec



CONCOURS



C'est le printemps, il fait beau alors il faut sortir de chez soi pour profiter des chaudes soirées ! Même dans le Grand Est, il fait très chaud, la preuve avec l'**Impetus Festival** qui envoie du gros son durant plusieurs jours entre la France et la Suisse ! A partir du 5 mai (après l'échauffement Suicidal Tendencies), tu peux profiter de performances, de projections, de débats et de concerts gratuits (Cendres, Nedgvea) et en lâchant quelques euros profiter de la classe internationale de Regarde Les Hommes Tomber, Enslaved, Alcest, Nostromo, Hellbats, Hangman's Chair... On t'offre **2 places pour le concert du 6 mai** à la Poudrière à Belfort (Regarde Les Hommes Tomber, Deluge, Pauwels et Erwan Keravec) et **2 autres pour la soirée du 7 mai** au Moloco à Audincourt où se produiront Alcest, Nostromo, Herod, White Butchery et les performances sonores de Gerome Nox et Tat2 Noise Act (show avec tatouages, piercings...). Bonne chance !

Lien du concours : <http://www.w-fenec.org/concours/index,269.html>

Le **Download 2017** s'annonce encore plus énorme que celui de l'an dernier. En plus des gros groupes à l'affiche, il y a aura un camping avec sa scène réservée aux groupes Français (et pas n'importe qui !), un cinéma, une ambiance particulière grâce à cette base qui ne sentira pas le crottin et il paraît même que le soleil sera présent... Alors si tu n'as pas encore tes places pour le vendredi 9 juin (Gojira, Hatebreed, Dinosaur Jr, Raveneye, Mars Red Sky, ...), le samedi 10 juin (System Of A Down, Slayer, Alter Bridge, DevilDriver, Lonely the Brave, Code Orange, AqME...) et le dimanche 11 juin (Green Day, Prophets of Rage, Rancid, Mastodon, Suicidal Tendencies, Converge, Architects, ...), on ne te demande pas de choisir ton jour préféré, **on t'offre 2 pass pour tout le festival !** Bonne chance !

Lien du concours : <http://www.w-fenec.org/concours/index,270.html>

W(ho's next) FENEC

THE RANDOM MONSTER
ZENZILE
PRYAPISME
RIVIERE
DIGITAL NOVA
VOLKER
MASTODON
BOARS
FACE DOWN
THE HITS
VICIOUS GRACE
DELACAVE
ROPOPOROSE
DOWNLOAD...





0417